



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LE
MERCURE
GALANT,

TOME IV.



A PARIS,
Chez **CLAUDE BARBIN**, au Palais,
sur le Second Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC. LXXIV.
Avec Privilege du Roy.



A U

L E C T E U R.



E ne dois pas me plaindre du succes du Mercure Galant; On l'a contre-fait en tant d'endroits, que j'ay lieu de croire que le debit en a. esté tres-grand. Mes Libraires n'en doivent pas estre si satisfaits, & les Impreffions qu'on en a faites à Lyon, Vezel, Utrecht, Amsterdam, & autres Lieux, ont fait beaucoup de tort à celle de Paris : Ce n'est pas qu'elle ne soit beaucoup plus correcte, & l'on n'en doit pas douter, puis que les Copies égalent rarement les Originaux. Je dois donc avertir le Lecteur, que ceux qui n'ont pas acheté ou fait acheter le Mercure Galant à Paris, n'ont que des Exemplaires remplis de fautes tres-considerables, puis qu'elles changent le sens en beaucoup d'endroits, & que la

A 2 plus-

AU LECTEUR.

pluspart des Noms de ceux dont j'ay parlé
sont tellement défigurez, qu'à peine en peut
on reconnoistre la moitié ; C'est à quoy le
Lecteur doit prendre garde. Je le prie aussi
de se souvenir que l'on vendra sans y man-
quer le premier jour de Decembre prochain,
le Cinquième Tome du Mercure Galant.



LE



L E

MERCURE

GALANT.

Puis que vous souhaitez, Madame, que je vous écrive tout ce qui s'est passé de nouveau depuis que nostre commerce a esté interrompu par les cruelles affaires qui me sont arrivées, je vais satisfaire à vos souhaits, qui seront toujours des ordres absolus pour moy; Mais estant obligé de renfermer en une seule Lettre tout ce que je vous aurois mandé en plus de vingt, je croy qu'elle contiendra du moins dequoy remplir un Volume, c'est pourquoy je commence sans perdre le temps en paroles inutiles.

Quelques jours apres vous avoir écrit les dernieres Nouvelles que je vous ay mandées, je me trouvay dans une Ruelle Galante, où l'on paila d'une Histoire nouvelle, arrivée depuis peu dans une des plus charmanes Cours de l'Europe. Je n'ay fus pas plütoſt entré, que la Personne qui devoit raconter cette Nouvelle, commença de la sorte.

Tome IV.

A. 3.

LE O.

LEONIDAS.

NOUVELLE.

L'Histoire que je vais vous raconter est arrivée depuis quelques années dans une des plus charmantes Cours de l'Europe, & qui ne le cède en galanterie, qu'à celle de France. Le Souverain de cette riante Cour estoit en une de ses Maisons de Campagne, avec tous ceux qui ont coustume de le suivre, autant par inclination que par devoir, lors que le Dieu des Aventures fit naître les premiers incidens qui servirent de fondement à cette Histoire. Lucille & Celie, qui en ont esté les principaux Personnages, ayant sçeu que le Prince, suivant sa magnificence ordinaire, donnoit un Divertissement à sa Cour, partirent de sa Ville Capitale pour y venir prendre part : Elles estoient Sœurs ; mais elles différoient d'âge d'esprit & de beauté. Lucille estoit l'ainée, & l'on remarquoit sur son visage qu'elle avoit esté belle ; & ceux qui en jugeoient ainsi ne se trompoient pas ; elle auroit même encor passé pour telle, si l'on n'eût point veu sa Sœur. Cette cadette n'avoit que seize ans, & l'aimée en ayant quarante, il ne faut pas s'étonner si des appas qui commençoient à s'user, furent effacez par des charmes naissans. Lucille avoit une brusquerie agreable, avec un enjouement si grand, qu'el-

qu'elle passoit d'abord dans l'esprit de ceux qui ne la connoissoient pas , pour estre un peu étourdie : Elle avoit pourtant du bon sens ; il ne faut pas s'en étonner , les Personnes enjouées n'en ont souvent pas moins que les autres. Celie estoit d'une beauté achevée , elle ébloüissoit tous ceux qui la voyoient , & ses charmes prenoient plus de cœurs sans dessein , que toutes celles qui ne songent qu'à plaire , elle ne pensoit à rien moins ; & si sa beauté estoit parfaite , son esprit n'y répondoit pas : Elle n'avoit point encor veu le monde , la Cour estoit pour elle un Pais inconnu , & elle ne sçavoit pas elle-mesme ce qu'elle valoit. Lucille qui l'aimoit tendrement & qui vouloit luy faire voir la Cour , employa ses Amis pour avoir des places au Divertissement du Prince ; c'estoit une Comedie mêlée de Musique : Elle y réussit si bien , qu'elles furent placées au premier rang. La beauté a de grands privileges , & l'on fait souvent pour elle beaucoup plus que pour le merite. Elles n'entendirent autour d'elles de tous costez pendant plus d'une heure , que des Gens qui disoient : Ah la belle Fille ! Le beau teint ! Les beaux yeux ! & mille autres choses semblables ; & chacun se demanda l'un à l'autre qui elle estoit , où elle demeueroit , & de qui elle estoit connue. Le bruit de sa beauté s'estant répandu de tous costez dans la Salle du Balet , il vint jusques aux oreilles du Prince Poléxandre ; & ce Prince dont le nom est connu par mille Exploits fameux , n'estant

pas moins galant que grand Capitaine, voulut luy-mesme voir si Celie estoit aussi belle que plusieurs luy vinrent dire. Il s'approcha d'elle & voulut entrer en conversation; mais comme par malheur sa Sœur causoit avec une Personne de sa connoissance, que le jour n'estoit pas grand dans la Salle, parce que le Ballet n'estoit pas commencé, & que Celie ne connoissoit personne de la Cour, elle rebuta ce Prince, ainsi qu'elle avoit fait vingt Marquis curieux dont elle commençoit à se trouver fatiguée. Le Prince s'apperçut qu'il n'en estoit pas connu, & voulut se donner du plaisir de cette aventure. Les grands Princes en ont rarement de pareils; & sont quelquefois ravis de voir qu'on leur parle comme au reste des Hommes. Il ne se fit donc point connoître à Celie, il cacha mesme l'Ordre qu'il portoit; & couvrant avec le main une partie de son visage, il continua la conversation, apres avoir fait connoître son dessein à ceux qui estoient autour de luy, afin qu'ils ne le découvrirent pas. Celie luy dit beaucoup de choses pleines d'une naïveté sans exemple, le traita assez rudement, & ne voulut répondre à aucune des questions qu'il luy fit: Elle auroit pu s'en defendre plus civilement, mais sa jeunesse & le peu d'experience qu'elle avoit du monde, & sur tout des manieres de la Cour, furent cause qu'elle traita de la sorte un Prince dont toutes les Coquettes de l'Assemblée se seroient tenues heureuses, s'il avoit seulement jetté quelques regards sur elles.

elles. Celie continuoit de faire paroistre ses mépris, & haussait mesme sa voix pour les rendre plus publics, lors que sa Sœur finit sa conversation, & tourna la teste devers elle. Si la veüe du Prince luy causa quelque surprise; l'air dont elle vit que sa Sœur le traitoit, l'étonne encor davantage. Elle fit une profonde reverence à ce Prince, & fit en mesme temps connoistre à sa Sœur la faute qu'elle venoit de faire. Celie rougit au nom du Prince Polexandre; & pleine de confusion tourna le visage d'un autre costé & n'osa plus le regarder. Le Prince lia conversation avec Lucille, & l'ayant pressée obligamment de luy dire tout ce qu'il souhaitoit d'apprendre, il eut d'elle tout l'éclaircissement qu'il desiroit. A peine eut-il appris tout ce qu'il vouloit sçavoir, qu'il se tourna vers tous ceux qui estoient autour de luy, & leur dit le nom de Celie, le lieu de sa naissance, les noms de ses Parens, ceux qui vivoient encor, & ceux qui estoient en l'autre monde, & il dit mesme jusques au mon de la demeure & de l'Enseigne où elle demouroit dans la Ville Capitale. Leonidas qui estoit chargé d'une partie des Affaires les plus importantes de l'Estat, qui depuis longtemps estoit derriere le Prince, & que les yeux de Celie venoient de rendre le plus amoureux de tous les Hommes, fut ravy d'apprendre tout ce que le Prince dit; Il s'en aperçeut, & ils s'entretenrent ensemble des beautez de Celie. Pendant cet entretien on alluma les Lustres; ils ne servirent qu'à faire paroistre davantage

les beautez de Celie , & qu'à faire connoître qu'elles n'estoient point de celles que le grand jour efface. La Salle fut à peine éclairée , qu'on servit la Collation. Tous les Admirateurs de Celie luy en envoyèrent , tous les yeux furent attachés sur elle , elle fut le sujet de l'entretien de la plus grande partie de l'Assemblée ; & sa Sœur la voyant accablée de caresses , de regards & de Confitures , commença prudemment à se chagriner ; Elle apprehenda que tous ces honneurs , pour estre trop grands , ne tournassent à la fin en raillerie ; & comme elle n'estoit venue que pour voir la Comedie , elle craignoit de la donner. Le Divertissement finy , elles eurent de la peine à se débarrasser de tous ceux qui voulurent les voir & leur parler : Elles firent entourées de Fâcheux , on leur offrit vingt Chaises & cent Carosses pour s'en retourner ; & depuis le plus jeune Marquis , jusques au plus âgé Courtisan , chacun offrit la main à Celie pour descendre les Degrez du Chasteau , où quelques Femmes jalouses de sa beauté , l'attendaient pour la voir passer. Elles furent à peine chez elles , où sa Sœur ne voulut laisser entrer personne , qu'elles demanderent à manger. On les fit attendre long-temps , & elles commençoient à s'impatienter lorsqu'on leur servit un Soupe si galant & si magnifique , qu'un Prince Aimant n'auroit pû regaler autrement sa Maîtresse. Les deux Sœurs parurent aussi surprises qu'il est aisé de se l'imaginer. Elles demanderent à l'Hoste & à l'Hostesse d'où venoient tous ces Mets ,

&c.

& leur dirent qu'on se mocquoit d'elles , & qu'elles ne les avoient pas demandez. L'Hoste leur répondit qu'il avoit ordre de les leur servir, & de leur donner tout ce qu'elles souhaiteroient , & mesme toutes les choses dont il pourroit prévoir qu'elles auroient besoin , sans prendre de leur argent. Il adjouta qu'il avoit fait porter leurs Hardees dans la plus belle Chambre de son Logis , & qu'il ne souffriroit point qu'elles couchassent dans celle qu'elles avoient choisie. Lucille se douta bien que toates ces galanteries ne venoient que du Prince ou de Leonidas , mais elle n'en témoigna rien. Elle ne se trompoit pas dans ces conjectures ; Leonidas avoit envoyé querir l'Hoste, & luy avoit parlé luy-mesme. Sa passion estoit devenuë si forte dès sa naissance , que depuis beaucoup de Siecles nous n'avons peut-estre point eu d'exemple d'une si violente ardeur. Quand les deux Sœurs furent couchées, l'ainée qui avoit de l'esprit , fit reflexion sur tout ce qui s'estoit passé ; & comme elle jugea de la suite par de si beaux comencemens, elle resolut de partir le lendemain , & mesme de grand matin , quoy que son dessein eût esté de rester quelques jours la Cour , pour faire voir à sa Sœur les Appartemens du Chasteau. Celie ne pût apprendre cette Nouvelle , sans en soupirer ; elle auroit volontiers demeuré plus longtemps à la Cour , & ce qui s'estoit passé ne l'en avoit point rebutée ; Elle n'en témoigna toutefois rien à sa Sœur , & partit dès le lendemain avec elle. Lucille qui se douta bien que l'Hoste

avoir esté gagné , ne luy fit point connoistre son dessein , & luy dit seulement en sortant de chez luy , qu'elle alloit à l'Eglise. Deux heures apres leur départ , Leonidas envoya sçavoir de leurs nouvelles. Son Messager y revint plusieurs fois , & cet Amant ayant sçeu qu'on ne les pouvoit trouver , les fit chercher par tout : Il ne les crût toutefois point parties jusques au soir ; mais quand la nuit fut venue , il ne douta plus de leur départ. Il en eut un chagrin qui ne se peut qu'à peine concevoir ; mais il auroit esté au desespoir , s'il n'avoit pas sçeu le lieu où elles demeuroident à la Ville. Il envoya des le lendemain pour sçavoir de leurs nouvelles , mais on ne trouva personne , & l'on dit qu'elles n'estoient point revenues. Il y renvoya le jour suivant , on dit la mesme chose à celuy qui y fut de sa part : De sorte qu'ayant encor eu la mesme réponse , son amour l'obligea d'y aller luy-mesme. Il croyoit bien que l'on avoit fait toutes ces réponses ; mais il se persuadoit qu'elles avoient donné ordre de les faire , & qu'ayant resolu de ne le pas voir , elles vouloient qu'on crût qu'elles n'estoient pas revenues chez elles. Cet Illustre Amant fit tout ce qu'il luy fut possible pour développer ce mystere ; mais tout l'éclaircissement qu'il pût tirer , fut qu'elles estoient de retour , mais qu'elles n'estoient pas venues loger chez elles , & c'estoit la verité ; car Lucille s'estant doutée de ce qui arriveroit , n'avoit point voulu depuis son retour loger dans le lieu où elle avoit dit au Prince Poë-

Polexandre qu'elle demeuroit , parce que ce Prince l'ayant redit hautement, toute la Cour en estoit instruite. Leonidas fut inconsolable de n'avoir pû apprendre d'autres nouvelles de sa Maistresse. Il se voyoit moins avancé que le premier jour ; & pour voir celle qu'il aimoit avec tant d'ardeur , il falloit qu'il la cherchât dans une grande Ville , & qu'il la cherchât mesme long-temps sans estre assuré de la trouver. Certe incertitude estoit bien cruelle pour un Homme aussi impatient & aussi amoureux que Leonidas : Il ne pouvoit se consoler , cependant il fallut bien prendre patience , & mettre des Espions en Campagne , ce qu'il fit ; Ils réussirent si bien qu'ils découvrirent enfin apres huit jours d'une recherche fort exacte , le lieu où les deux Sœurs demeuroient. Le Prince de son costé avoit pris le mesme soin , & ceux qu'il avoit employez , s'estant bien acquitez de leur commission , il apprit presque en mesme temps la demeure de Celie. Il resolut de l'aller trouver , & fit mettre pour cet effet un Manteau de bonne fortune dans son Carosse , qu'il fit arrester au bout de la Ruë où demouroit Celie. Leonidas en avoit aussi pris un , & suivy d'un Laquais sans livrée , s'estoit fait conduire jusques à la porte dans une Chaise de place. Ils se rencontrèrent tous deux sur le Degré , & s'estans reconnus, ils ne pûrent s'empescher de se faire une mutuelle confidence ; ce qui ne plut toutefois pas a Leonidas , car il estoit beaucoup plus amoureux que le Prince. Ils heurterent ensemble

à la porte de la Chambre de Celimie. Elle leur fut ouverte par Lucille, qui leur en refusa l'entrée avec le plus de civilité qu'il lui fut possible. Ils demanderent la permission d'y revenir l'après-dînée ; ce qu'elle leur refusa avec la même civilité, en leur disant qu'elle avoit affaire chez une Femme de Qualité qui demouroit dans un Quartier fort éloigné du sien, & qui estoit fort connue du Prince. Elle leur dit cela, non seulement pour les empêcher de venir ; mais encor pour leur apprendre que puis qu'elles connoissoient particulièrement cette Dame, qui estoit un exemple de vertu, ils devoient juger d'elles plus avantageusement qu'ils ne faisoient peut-être. Ils se retirèrent assez mal satisfaits, mais dans la résolution de consulter ensemble ce qu'ils avoient à faire, & de pousser les choses plus avant. Ils entrèrent en s'en retournant dans un Temple qui estoit dans la même Rue : Ils y rencontrent Celimie qui ne les reconnut pas d'abord. Lucille y vint aussi-tôt, & après leur avoir parlé quelque temps, les conjura de les laisser sortir sans les suivre. A quoy ces Messieurs obéirent peut-être moins pour l'amour d'elles, qu'à cause d'eux-mêmes, ne voulans pas estre connus. Ils s'en retournerent donc, & résolurent de se trouver dans la Rue où Lucille avoit dit le matin qu'elle iroit voir l'après-dînée une Dame de Qualité. Ils vouloient sçavoir si d'elle leur avoit dit vray, & par ce même moyen ils vouloient voir Lucille qu'ils avoient trouvée encor plus belle que lors qu'ils l'avoient vue à la

la Cour. Ils ne manquèrent pas de se trouver au rendez-vous qu'ils se donnerent ; & pour faire réüssir leur dessein , ils firent mettre leurs Carrosses aux deux bouts de la Ruë où demouroit la Dame que Lucille & sa Sœur devoient aller voir , & chez qui elles estoient déjà entrées lorsqu'ils arriverent. Ils attendirent long-temps qu'elles sortirent ; & le moment qu'ils attendoient avec beaucoup d'impatience estant arrivé , chacun se tient dans son poste , ainsi qu'ils avoient resolu. Lucille & sa Sœur estant presque au bout de la Ruë , apperçurent le Carosse de Leonidas. Elles ne donnerent aucuns signes qui pussent faire connoître qu'elles l'avoient remarqué ; car Lucille l'ayant veu la première , & s'estant doutée d'une partie de la chose , & que Leonidas devoit estre en embuscade au coin de la Ruë , dit à sa Sœur de la suivre , & se retourna aussi-tost , afin de s'en aller par l'autre bout de la Ruë. Elle eust à peine fait une partie du chemin , qu'elle apperçeut le Carosse du Prince Pollexandre. Elle se trouva fort embarrassée , & s'arresta pour rêver un moment à ce qu'elle avoit à faire : Elle n'avoit encor pris aucune resolution , lors que le Prince , envelopé de son manteau de bonne fortune , sortit de son Carosse , & les vint aborder avec beaucoup de civilité. Leonidas en fit autant avec un pareil équipage. Leur conversation fut assez longue , & ces deux Amans les presserent avec toutes les instances imaginables , de mōter dans l'un de leurs Carosses , & leur promirent de les mener où elles vouloient aller , sans qu'el-

qu'elles eussent aucun sujet de se plaindre d'eux. Comme ils estoient dans une Rue détournée, & qu'il n'y passoit pas beaucoup de monde, Lucille se defendit long-temps, & n'accepta leur offre qu'après plusieurs refus. Quand elles furent dans le Carosse, le Cocher qui avoit l'ordre de tout ce qu'il devoit faire, le mena fort doucement, & leur fit faire trois fois plus de chemin qu'il n'estoit nécessaire pour aller où elles avoient prié qu'on les menât. Elles s'en apperceurent, & Lucille leur dit qu'elle n'aprehendoit rien, & qu'elle estoit montée en Carosse sur la parole d'un Grand Prince, qui n'en voudroit pas manquer même à ses plus grands Ennemis. Leonidas parla peu; mais ses yeux parlerent beaucoup; l'excès de son amour le rendit presque immobile, & l'on ne vit jamais tant de chagrin que celui qu'il temoigna dans le moment qu'il fallut se séparer, & laisser Lucille & Celie chez leur Amie. En disant adieu à cette dernière, il luy serra la main avec des transports presque incroyables: Il la pria tout bas de se ressouvenir de luy. Il n'oublia pas Lucille, & luy fit toutes les amitez imaginables, étant fortement persuadé qu'il ne pourroit être heureux sans elle, puis qu'elle avoit sur sa Sœur une autorité de Mere. Le Prince ne parut pas si passionné, & tout son procédé fit assez connoître, que s'il estoit d'humeur à profiter d'une aventure, il ne vouloit, ny la chercher, ny qu'elle luy fit de la peine. Laissons retourner ces deux Amans chez eux, & suivons Lucille & Celie jusques

lues à la Chambre de leur Amie. Avant que d'y entrer, Lucille voulut détacher la Robe de sa Sœur; mais elle fut bien surprise d'entendre le bruit que firent plus de cent Louïs d'or, que Leonidas avoit mis dans sa Jupe sans l'en avertir. Le Laquais de leur Amie sortit avec de la lumière, & leur aida à les ramasser. Celie fut sur le point de tout gâter, en témoignant la surprise qu'elle eut de voir cet argent; mais sa Sœur l'avertit de ne rien dire & de la laisser parler. Il estoit temps, car la Maîtresse du Logis vint aussi-tôt, ayant entendu le cry que son Laquais avoit fait pour marquer son étonnement. Lucille luy fit sur champ une Histoire, & luy dit qu'elle venoit de recevoir cet argent pour une autre. Ce tour d'adresse estoit nécessaire; car bien qu'elles fussent de tres-bonne Famille, chacun savoit bien que leurs Affaires estoient en mauvais estat. Lucille ne fut pas long-temps à sa visite, & s'en estant retournée chez elle avec sa Sœur, elle fit en elle-mesme de tres-serieuses reflexions sur tout ce qui s'estoit passé pendant la journée; & les aventures du matin, de l'aprèsdinee & du soir, luy firent juger que les choses n'en demeureroient pas là, si elle n'y mettoit ordre; & dans ce dessein elle resolut d'acheter quelques meubles des le lendemain, & de louer une Chambre dans un Quartier fort éloigné, ce qu'elle fit; mais comme elle faisoit tendre ses meubles, elle reçut une Lettre de Leonidas, qui l'ayant toujours fait suivre par un Laquais déguisé avoit sçu tout ce qu'elle avoit fait,

mais

mais non pas tout ce qu'elle avoit pensé. Elle fit réponse à ce mesme Laquais , qu'elle alloit en son Pays avec sa Sœur , & qu'elle avoit louée cette Chambre pour y mettre ses meubles pendant son absence. Elle jugea bien qu'elle ne seroit suivie d'aucun Espion pendant que ce Laquais iroit faire cette réponse à son Maistre , & dans cette pensée elle fit plutôt porter ses meubles dans la premiere Chambre qu'elle trouva vuide dans un des Fauxbourgs de la Ville , fort éloigné de l'endroit où elle estoit. Elle vint heureusement à bout de son dessein , & trompa pour ce coup Leonidas & son Espion , qui pendant huit jours courut toute la Ville sans les pouvoir trouver , & sans pouvoir mesme en apprendre aucunes nouvelles Leonidas dit au Prince Polexandre une partie de tout ce qui s'estoit passé ; & quoy qu'il ne fut pas tout à fait persuadé que Lucille & sa Sœur fussent allées en leur Pays , ny mesmes qu'elles y dussent aller , il ne laissa pas de faire tout ce qu'il pût pour empêcher le Prince d'en douter. Il le crût : & ne voulant pas se faire une affaire de ce commencement d'aventure , il oublia tout à fait Celie , & laissa à Leonidas le soin de la chercher. Peut-estre ne l'auroit-il de long-temps trouvée , si la Fortune ne s'en fût mêlée huit jours apres , & ne luy eut fait rencontrer Celie qui sortoit d'un petit Temple qui estoit dans le mesme Fauxbourg où elle logeoit. Il ne l'eut pas plutôt apperçue , qu'il sortit de son Carosse avec beaucoup de précipitation , & courut luy parler. Il la pressa
d'y

Il y monter, elle s'en defendit; il luy dit qu'il ne la quitteroit point, & qu'il la suivroit à pied. Elle fut embarrassée de cette réponse; & voyant qu'il se mettoit en estat de tenir sa parole, elle crût qu'elle devoit avoir cette complaisance pour luy, & qu'elle ne seroit point blâmée de sa Sœur, puis qu'elle avoit déjà esté dans le Carosse du Prince. Aussi-tôt qu'elle fut entrée dans celui de Leonidas, il parla bas à un de ses Gens; & celui à qui il parla ayant dit au Cocher l'intention de son Maître, il les mena dans une Maison dont la porte s'ouvrit sans qu'on vit paroître personne. Leonidas ouvrit celle du premier Appartement avec une petite Clef qu'il avoit sur luy; & Celie apperçût une Chambre dont l'éclat l'ébloüit d'abord. Il y avoit sur la Table deux Flambeaux de vermeil doré, garnis de deux Bougies allumées. Leonidas ouvrit une Armoire qui estoit à l'un des costez de la Cheminée, dont il tira de petits Fagots de Sermant; puis en ayant ouvert une autre qui estoit de l'autre costé, il en tira de petits bouchons de paille qu'il alluma à l'une des Bougies, & avec cette paille il mit le feu aux Fagots qu'il avoit mis dans la Cheminée. Ils furent à peine allumez, qu'il entretint Celie de sa passion, mais avec beaucoup plus d'ardeur & des transports beaucoup plus grands qu'il n'avoit fait dans le Carosse. Il se jeta vingt fois à ses genoux: il les embrassa, il les arrousa de ses larmes, & luy dit des choses capables d'attendrir le cœur le plus endurcy. Celie, dont le jeune cœur estoit

estoit encor tout neu, & qui ne sçavoit ny aimer ny haïr, eut pitié de ces maux, sans les partager. Elle luy dit qu'elle en estoit bien fâchée, mais eile ne luy dit point qu'elle l'aimoit. Comment auroit-elle pu luy dire ? elle l'ignoroit elle-même. Leonidas qui ne pouvoit la regarder, sans devenir de moment en moment encor plus amoureux, mit toutes choses en usage pour se faire aimer. Il ouvrit trois ou quatre Armoires peintes & dorées qui estoient dans la muraille de la Chambre, & qui sembloient n'y avoir esté faites que pour y servir d'ornement. Il tira de l'une un grand Bassin rempli de toutes sortes de Confitures, & de l'autre quantité de Liqueurs délicieuses. Les Confitures n'épouvantent point les Filles de l'âge de Celie. Elle mangea beaucoup de celles là, & les trouva fort bonnes. Sur la fin de cette Collation, Leonidas ouvrit une autre Armoire, de laquelle il tira une Cornette, un Mouchoir, & des Tours de Bras d'un Point de Venise admirable, que Celie ne pût refuser. Il n'en demeura pas là, & tira d'une quatrième Armoire deux Bourses, dont l'une estoit de Point d'Espagne, & l'autre brodée avec des perles. Elles estoient remplies de cent cinquante Loüis chacune, & pouvoient mettre bien des vertus à l'épreuve; Celie rougit à la veüe de ces Bourses; elle craignoit que Leonidas ne voulut la contraindre à les prendre, & elle apprehenda en même temps d'estre querellée de sa Sœur, si elle les acceptoit. Cette crainte fut cause qu'elle pria Leonidas de ne les luy point donner
 avant

avant qu'il l'eut pressée de les prendre ; mais cet Amant joua si bien son personnage , qu'il a fit résoudre à les accepter : ce ne fut pourtant qu'à condition qu'il y joindroit un Billet pour sa Sœur , par lequel il luy manderoit qu'il l'avoit contrainte de les prendre , aussi-bien que de monter dans son Carosse lorsqu'il l'avoit rencontrée. Quelque temps apres il la remena chez elle sans y entrer , & donna ordre à ses Espions de faire si bonne garde , qu'elles ne pussent déloger sans qu'il en fut averty. Lors que Cécile entra chez elle , elle trouva sa Sœur dans le plus grand chagrin du monde : Elle avoit couru la chercher en vingt endroits ; & ne l'ayant point rrouvée , elle croyoit que Leonidas l'avoit enlevée. Elle ne se trompoit pas ; mais elle estoit persuadée que ce seroit pour plus long-temps. Cécile n'osa presque la regarder en entrant ; & apres avoir essayé toutes ses reprimandes & tous ses emportemens , elle luy donna la Lettre de Leonidas , sans oser presque lever les yeux sur elle. Lucille la lût , & feignit de s'adoucir afin de luy faire dire tout ce qui s'estoit passé pendant le temps qu'elle avoit esté avec Leonidas. Cécile en fit un fidelle raport à sa Sœur , pendant lequel Lucille eut plus d'une fois peur d'apprendre des choses qui l'auroient mise au desespoir. Leur entretien estoit à peine finy , que Lucille reçût une Lettre de Leonidas , par laquelle il la prioit de venir luy parler chez luy , & de se laisser conduire par le Porteur.

teur. Comme il ne demandoit que Lucille , & que ce n'estoit pas d'elle qu'il estoit amoureux , elle ne fit point de difficulté de l'aller trouver. Elle fut conduite par un Escalier dérobé dans la Chambre de Leonidas , qui la reçut presque avec autant de joye qu'il auroit fait sa Maîtresse. Il tâcha par toutes sortes de moyens de se la rendre favorable , & joignit aux prieres des offres si avantageuses , qu'elles en auroient pu tenter beaucoup d'autres plus accommodées que Lucille. Cette vertueuse Personne refusa de le servir , sans luy faire voir de ces vertus diaboliques qui ne s'expliquent qu'avec emportement. Elle luy parla au contraire avec beaucoup de douceur , & le pria de ne se point prévaloir de la jeunesse & de la simplicité de sa Sœur. Tout ce que Lucille dit à Leonidas , ne le satisfit point ; il estoit trop amoureux , & s'estoit fortement mis dans l'esprit de se faire aimer , & de surmonter tous les obstacles qui pourroient s'opposer à sa passion ; & pour venir à bout de son dessein , il alloit encor presser Lucille de luy estre favorable , lors qu'on luy vint dire qu'un Ambassadeur qui venoit luy rendre visite , estoit à la Porte. Il fut obligé de quitter Lucille , qui s'en retourna chez elle avec beaucoup de chagrin , jugeant bien par la maniere dont Leonidas luy avoit parlé , qu'il ne pourroit jamais vaincre sa passion , & qu'elle luy feroit entreprendre toutes choses pour venir à bout de ses souhaits. Lucille étant de retour chez elle , continua de faire les mêmes

mesmes réflexions ; & son inquiétude parut
grande sur son visage , que Celie s'en apper-
çut, & luy demanda le sujet de sa tristesse. Lucille
luy en dit une partie , & tâcha de luy faire con-
voir le danger qu'il y avoit de donner son
cœur , & les peines que l'amour & l'inconstan-
ce des Hommes faisoient souffrir à celles qui
s'engageoient dans de grandes passions. Lucil-
le n'oublia rien pour persuader ces veritez à sa
cœur ; & pour les luy faire mieux comprendre,
elle luy expliqua familièrement , & s'accom-
moda à son esprit. Elles n'avoient pas encor finy
cet entretien , lors qu'on leur vint dire qu'un
homme de robe de leur Pais demandoit à par-
ler à elles. Elles dirent qu'on le fit monter , &
presque dans le mesme instant elles virent entrer
Leonidas déguisé en Conseiller. Elles ne le re-
connurent pas d'abord ; mais à peine eut-il ou-
vert la bouche , que sa voix le fit reconnoître.
Il se jetta aux genoux de Celie , il embrassa
ceux de Lucille. Il luy dit mille fois qu'il alloit
mourir , & la conjura avec un torrent de lar-
mes de parler pour luy. Il leur fit pitié à toutes
deux , & les embarrassa fort, car elles crurent qu'il
estoit veritablement malade , & l'on dit qu'el-
les ne se tromperent pas. Elles luy donnerent
quelque espoir (ce qu'elles n'avoient point encor
fait) & Lucille souffrit qu'il baisast les mains de
Celie , sur lesquelles il pensa rendre l'ame. Ils'en
retourna un peu plus satisfait qu'il n'avoit encor
esté ; mais son trouble estoit toujours si grand,
qu'ayant mis sur luy une somme considera-
ble,

ble , à deſſein de la laiſſer dans la Chambre ; ne s'en ſouviut que lors qu'il fut à la porte de la Rue ; & ne voulant point la remporter , il la jetta dans le ſoupirail de leur Cave , où elle ne fut trouvée que quelques jours apres. Cette dernière viſite ayant beaucoup augmenté l'embaras de Lucille , elle vit bien ou qu'il falloit que ſa Sœur aimât Leonidas ou qu'elle ceſſât tout-à-fait de le voir ; ce qui n'eſtoit pas aisé , puis qu'on ne peut que tres-difficilement chaffer les grands Seigneurs amoureux. Elle crût pourtant devoir faire tous ſes efforts pour bannir celui-cy de chez elle ; & afin de n'avoir rien à ſe reprocher , elle jugea à propos de luy faire écrire par Cécile , & de dicter elle-mème la Lettre à ſa Sœur ; ce qu'elle fit. Cécile ne l'écrivit qu'avec chagrin ; & quoy que Leonidas ne fut pas dans un âge à inſpirer beaucoup d'amour à une jeune Perſonne , ſes manières n'avoient pas laiſſé de la toucher , & elle commençoit à ſentir qu'elle auroit eſté fâchée de ne le plus voir : Elle n'en ſçavoit pas bien la raiſon , & peut-eſtre que la vanité s'eſtoit emparée de ſon cœur auſſi-bien que l'amour. Il fallut pourtant écrire , malgré tout ce qu'elle ſentoit. Elle n'oſa pas même en rien témoigner à ſa Sœur ; mais elle ne ſe cacha pas ſi bien , qu'elle ne laiſſât échapper quelques ſoupirs que cette judicieuſe Perſonne ne voulut pas entendre. La Lettre qu'elle luy fit écrire étoit toute pleine d'eſtime & de reſpect , & marquoit à Leonidas que lors que ſa paſſion ſeroit ſcûe , elle ne luy apporteroit point de

de gloire, & que quelque avantage qu'elle en eût, elle ne laisseroit pas de nuire à sa réputation, & qu'elle luy devoit estre chere, s'il estoit ray qu'il eut autant d'amour pour elle qu'il luy en avoit fait voir. Celie adjoûtoit qu'en considération de l'amour qu'il avoit pour elle, elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pu pour se faire vouloir ce qu'il souhaitoit d'elle. Leonidas lut cette Lettre avec beaucoup d'émotion, mais il ne pût lire la fin sans colere. Il y répondit aussitôt, & fit toujours voir à Celie la même ardeur & la même soumission; mais il écrivit à Lucille une Lettre pleine d'emportement. Il luy manda que sa Sœur avoit des Confidens qui se trouveroient mal des conseils qu'ils luy donnoient. Il adjoûtoit que Celie n'avoit point écrit d'elle même, *qu'elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pu pour se faire vouloir ce qu'il souhaitoit.* C'estoit l'endroit de la Lettre de Celie qui l'avoit le plus choqué, & ce fut ce qui l'obligea d'écrire à Lucille, qu'il soupçonna d'abord d'avoir dicté la Lettre de sa Sœur. Lucille conaut bien qu'il la soupçonnoit, mais comme elle avoit de l'esprit, elle n'en témoigna rien. Leonidas en eut du dépit, & sa prudence l'irrita. Il luy dit quelque jours apres à elle même, & adjoûta que Celie luy avoit tout avoué, Lucille querella sa Sœur; & Leonidas, dont l'esprit estoit propre à des intrigues plus élevées n'eut pas de peine à brouiller les deux Sœurs. Il y trouva l'esprit de Celie tout disposé : Elle commençoit à se sentir, & ne souffroit plus

qu'avec chagrin l'empire que la Sœur prenoit sur elle. Lucille voyant qu'il n'y avoit plus de remèdes, & qu'elle ne pouroit plus estre maistresse de l'esprit de la Sœur, se retira, & l'abandonna à la conduite d'une Sœur aînée nommée Aristée, qui souhaitoit avec beaucoup de passion de se mesler des affaires de Celie. Chacun s'en trouva bien, car elle n'estoit pas si severe que Lucille. Quelques jours apres l'union d'Aristée & de Celie, Lucille se retira chez une de ses Parentes pour les laisser ensemble. Leonidas leur rendit souvent visite, & fut toujours bien reçu. Sa passion augmentant toujours, loin de diminuer, Celie se vit bien-tost logée dans une Maison magnifique & richement meublée; & Leonidas pouvant alors la voir plus commodément & à ses heures de loisir, alla souvent passer les soirées chez elle, apres avoir pendant tout le jour donné ses soins aux Affaires les plus importantes de l'Estat. Jamais Amant ne fut si amoureux, ny si magnifique; & jamais Amant ne fit tant de bien, & n'en fit tant donner à sa Maistresse, puis qu'il fit faire à la Cour beaucoup d'affaires sous son nom, dont elle tira des sommes tres-considerables qu'elle remit entre ses mains, afin qu'il luy fit profiter cet argent. Les choses demurerent quelque temps en cet état, & jamais Amans ne furent si amoureux, si contents, ny si satisfaits l'un de l'autre. Licinius, parent de Leonidas, & qui luy estoit redevable d'une partie de sa fortune, & qui sçavoit son amour,

parce

parce qu'il ne luy cachoit rien , ne pût voir leur bonheur sans leur porter envie ; & quoy qu'il eut une Maistresse capable de reténir tuûjours le plus insensible cœur , tous ces charmes ne l'empescherent pas de prendre de l'amour pour Celie. Il combatit long-temps cette passion , & fit tout ce qu'il luy fut possible pour la surmonter. Il estoit au desespoir d'aimer la Maistresse de son Parent , & d'un Parent à qui il avoit tous les jours de nouvelles obligations , & l'infidelité qu'il faisoit à Hortense (c'est le nom de celle qu'il aimoit & dont il estoit aime) ne luy cau- soit pas moins de chagrin. Toutes ces considéra- tions furent cause qu'il balança long-temps s'il se declareroit : mais enfin son amour l'emporta sur son incertitude ; & apres avoir fait connoître sa passion à Celie par toutes les choses qui précédent ordinairement les declarations d'a- mour , il l'assura de ce que ses soins , ses yeux , & ses soupirs, luy avoient déjà dit plusieurs fois , & luy protesta avec des transports tout pleins de tendresse & d'ardeur , qu'il l'aimeroit touûjours, quand mesme elle ne répondroit jamais à sa passion. Celie, que mille raisons devoient empescher de trahir Leonidas, reçut tres-mal cette declaration; elle s'en irrita mesme, & defendit à Licinius avec toute la fierté dont elle estoit capable , de luy dire jamais le moindre mot de son amour. Il ne luy promit rien ; il eut raison, il ne luy auroit pas tenu sa parole , puis que dès le lendemain il luy fit connoître tout ce qu'il sentoît avec des paroles bien plus pressantes. On est ordi-

nairement timide le jour d'une declaration, & on ne dit pas tout ce que l'on a résolu de dire: mais quand ce premier pas est une fois fait, & qu'un Amant a vaincu la timidité qui accompagne son amour lors qu'il n'en a pas encor parlé, il en dit souvent plus qu'il ne voudroit, & mesme plus qu'il ne devoit. C'est ce que fit Licinius; il ne laissa échaper aucune occasion de parler à Celie sans l'entretenir de son amour; & quand il en estoit empesché, il luy en donnoit toutes les marques muettes dont un Amant est capable. Celie luy representa plusieurs fois tout ce qu'il devoit à Leonidas; mais toutes ces considerations sont foibles, quand l'amour est violent. Il est aisé de juger que le sien le fut, puis qu'il ne se contenta pas d'en parler plusieurs fois à Celie, & qu'il luy écrivit avec les termes les plus passionnez que peut inventer un Amant, tout ce qu'il luy avoit dit plusieurs fois. La surprise de Celie fut grande, & elle eut lieu de s'étonner, n'ayant jamais crû que Licinius qui avoit de l'esprit, fut assez aveuglé pour donner par écrit des preuves de la passion qu'il avoit pour elle. Il devoit appréhender qu'elle ne les montrât à Leonidas, comme elle fit quelque temps apres: mais comme elle craignoit de le perdre, ce ne fut qu'avec bien de la peine, & qu'apres s'estre aperçeuë que Leonidas avoit remarqué la passion de son Parent. Elle crût qu'elle se rendroit coupable à la cacher plus long-temps, & qu'elle en devoit parler à Leonidas avant que Leonidas luy en parlât, ce qu'elle fit, sans rendre pourtant

Lici-

Licinius aussi coupable qu'il l'estoit. Quoy qu'une Femme n'ainie pas toujours tous ceux qui soupirent pour elle, elle leur en sçait quelquefois bon gré, & ne le punit pas toujours. Encor que Leonidas ne doutast point de l'amour de Licinius, il tâchoit dans de certains momens de se persuader à luy-mesme qu'il se trompoit : mais quand Celie l'eut assuré de ce qu'il appréhendoit de sçavoir au vray, il en eut une douleur mortelle. Quoy que Celie ne répondit point à sa passion, cette douleur donna beaucoup de chagrin à cette belle Personne ; elle crût que Léonidas pouroit la soupçonner ; & voyant que sa douleur & son inquiétude redoubloient de moment en moment, elle se résolut de luy montrer les Lettres qu'elle avoit reçues de Licinius. Ce fut un coup de foudre pour Leonidas ; il ne voulut pourtant point s'en plaindre à son Parent ; & puis qu'il ne luy dist rien, il falloit qu'il en fut empêché par de bonnes raisons. Les choses demurerent quelque temps en cet état, c'est à dire que Léonidas fut toujours beaucoup chagrin, Licinius fort amoureux, & Celie toujours importunée : mais l'amour vouloit qu'elle la fut davantage, car le Prince fit un voyage où Leonidas fut obligé d'aller. S'il avoit pû s'en dispenser, il seroit demeuré avec beaucoup de joye auprès de son aimable Celie ; mais il estoit absolument nécessaire qu'il fut au voyage. Il partit avec une douleur qui ne se peut exprimer ; il avoit raison d'en avoir, il quittoit sa Maistresse, & laissoit un Rival auprès d'elle. Il ne croyoit pas que ce Rival fut

aimé, mais il appréhendoit qu'on ne l'aimât. L'amour fait voir tous les jours des choses plus surprenantes. Si Leonidas fut au désespoir de partir, & si Celie en eut beaucoup de chagrin, Licinius en eut beaucoup de joye : Il crût qu'il profiteroit de l'absence de son Parent, qu'il verroit plus souvent Celie, qu'il luy parleroit plus commodément de son amour, qu'il luy en feroit mieux connoître l'excès, & que l'absence de Leonidas pourroit le faire oublier. Il ne tint pas à luy, il y travailla de tout son possible, & fit tout ce qu'un Amant peut s'imaginer pour se faire aimer & pour faire oublier son Rival. Il n'eut pas tout le temps qu'il souhaitoit pour venir à bout de ses desseins Leonidas ne pouvant vivre sans voir Celie, se representoit à tous momens son Rival auprès d'elle; & ne pouvant supporter les peines de l'absence, ny les cruelles inquiétudes de sa jalousie, il envoya querir Celie, qui le fut aussi-tost trouver avec un équipage digne de celui qui la mandoit, & qui auroit encor esté plus grand & plus magnifique, s'il n'eut pas esté à propos d'en retrancher les choses qui auroient fait trop d'éclat. Ce revers de fortune fit à son tour connoître à Licinius que nul Amant ne se peut dire heureux; & c'est avec raison, puis qu'il y a trop de choses à craindre dans l'Empire d'Amour. Il eut bien voulu aller avec Celie, ou du moins trouver quelques raisons pour faire le voyage où le Prince estoit allé : mais quelque esprit que l'amour inspire aux Amans, il n'en put trouver d'assez bonnes, & rien n'auroit esté capable

capable d'empescher Leonidas d'en connoistre le sujet. Il fallut donc que cet Amant souffrit à son tour les maux de l'absence dont son Rival alloit estre guery, & qu'il vit partir Celie. Il est au desespoir, & sa douleur augmenta encor, lors qu'au moment de son départ il remarqua la joye que cette charmante Personne ressentait d'aller trouver Leonidas. Il crût que ses soupirs & ses larmes pouroient la moderer; mais il se rompa : Toute la tendresse qu'il luy fit paroistre, ne la toucha point; & la joye qu'elle avoit de partir, l'empescha de songer à toute autre chose qu'au voyage qu'elle alloit faire. Elle dit adieu à Licinius avec une gayeté pleine d'enjouement qui luy perça le cœur. Le dépit & la douleur qu'il en eut, furent inconcevables; mais quand elle luy auroit fait voir toute la tendresse imaginable, il n'auroit pas eu moins de chagrin de la voir partir, tant il est vray qu'il est difficile d'estre content quand on aime. La joye que Celie eut d'aller trouver Léonidas; le peu de chagrin qu'elle eut de le quitter, & la dureté qu'elle luy fit voir en luy disant adieu, ne furent pas capables d'alterer son amour : Il résolut d'estre toujours constant, & d'avoir toujours autant d'ardeur pour ce charmant objet, qu'il commençoit d'avoir d'indifférence pour Hortense. Cette Amante infortunée qui sçavoit son infidélité, n'osoit presque s'en plaindre; elle craignoit de le fâcher; & sçachant qu'il ne cherchoit qu'un pretexte pour la quitter, elle ne luy en vouloit pas fournir, en luy reprochant son manquement de foy. Elle le

vit pendant l'absence de Celie plus souvent qu'elle n'avoit accoutumé ; mais , hélas , qu'elle veue ! Il estoit aupres d'elle sans luy parler & sans la voir : Il ne songeoit qu'à Celie ; & la misérable Hortense voyoit bien que les soupis qu'il pouffoit n'alloient pas vers elle. Jugez de l'état où elle estoit , & de sa douleur : c'estoit pourtant la plus grande joye qu'elle eut eue de puis long-temps , car la présence de Licinius luy estoit chere , & il venoit plus souvent chez elle qu'il ne faisoit avant le depart de Celie. Il y estoit en repos , personne ne l'y venoit troubler ; & celle qu'il aimoit si tendrement estant à la campagne , il ne pût se defaire de l'habitude qu'il avoit prise d'aller chez celle qu'il n'avoit pas aimée avec moins d'ardeur. Hortense estant un jour seule , & déplorant son malheur , en donnant un libre cours à ses larmes , Licinius entra dans sa Chambre avec un visage plus guay qu'à l'ordinaire , & luy dit que la Cour reviendrait plutôt qu'on avoit crû , & qu'il en venoit de recevoir des nouvelles. Que vous estes cruel , luy répondit Hortense , de me venir tenir ce discours avec un visage si riant ! & que ne me cachez vous vostre joye , puis que ce n'est pas moy qui la cause ! Il fut un peu surpris de cette réponse ; mais comme cette Beauté ne le touchoit plus , & qu'il connut bien le sujet qui la faisoit parler , il ne luy répliqua rien , mais il changea de discours , & fit aussi-tôt tourner la conversation sur des choses indifférentes. La Cour revint quelque jours apres , & Licinius recommença de voir Celie avec autant

tant d'empressement qu'il avoit fait avant son
depart. Il luy donna de nouveaux témoignages
de sa passion ; & quelque desense qu'elle luy fit
de luy écrire , il ne luy obeït pas. Elle le rêdit à
Leonidas , qui le supporta moins patiemment
qu'avant son voyage , & qui dit que cet amour
feroit mourir. Il tomba malade quelques jours
pres ; sa maladie ne dura pas long-temps , &
mourut sans avoir mis d'ordre aux affaires de
Célie, qui publia qu'il avoit de l'argent à elle,
qu'elle luy avoit laissé pour faire profiter. La
mort de Leonidas ne changea point le cœur de
Célie ; Licinius ne le pût toucher ; & peut estre
qu'elle auroit moins souffert sa presence qu'au-
paravant , s'il ne luy eut témoigné qu'il vouloit
prendre soin de ses affaires, & qu'il luy feroit ren-
dre les sommes qu'elle disoit que Leonidas avoit
à elle. Ces offres ne déplurent pas à Célie ; elle
les écouta d'abord sans les accepter , & les reçut
quelque temps apres. Cela luy donna lieu d'avoir
commerce avec elle , & de recevoir de ses Let-
tres ; & quelquefois mesme quand elle avoit
quelque chose de pressé à luy dire , elle alloit le
trouver chez luy. Pendant toutes ces entreveüs,
Hortense estoit accablée de jalousie & de dou-
leur ; & dès que Leonidas fut mort , elle appré-
henda que Célie ne donnast son cœur à Licinius ;
& comme elle vouloit sçavoir tout ce qui ce
passoit , & qu'il ne luy estoit pas souvent facile,
elle feignit de se mettre avec Licinius , sur le pied
qu'il souhaitoit , & de vivre avec luy comme
une Amie commode , qui ne trouvoit mesme

rien à redire à tout ce qu'il faisoit. Il crût facilement ce qu'il souhaitoit, & peu à peu il luy ouvrit son cœur, & luy fit voir tout l'amour qu'il avoit pour elle. Quoy qu'elle en sentit une douleur qu'il est impossible d'exprimer, elle la cacha si bien, qu'elle fit aisément croire à Licinius qu'elle n'avoit plus d'amour pour luy. Cependant les affaires de Celie n'avançoient guère, & cet Amant passionné ne la servoit pas utilement. Il l'entretenoit d'esperance frivoles, & luy promettoit de jour en jour ce qu'il ne luy pouvoit tenir. Ce n'estoit pas sa faute; s'il avoit pu d'avantage, il l'auroit fait avec joye: On ne souhaite rien tant que de servir ce qu'on aime. Sa bonne volonté n'empescha pas que Celie ne fut souvent mal satisfaite du mauvais succès de ses affaires, & qu'elle ne le querella quelquefois; de maniere qu'ils étoient souvent brouille, & mesme que Celie fut une fois long-temps sans le vouloir voir. Il n'oublia rien pour se remettre bien avec elle; & apres avoir tenté toutes sortes de moyens, il se souvint que depuis qu'il voyoit Hortense comme Amy, elle estoit aussi devenuë Amie de Celie, & qu'elle la voyoit souvent; & l'amour ayant troublé sa raison, il fut assez aveuglé pour croire qu'elle le racommoderoit avec sa Maistresse. Il l'en pria; elle luy promit de la voir, & dès le lendemain elle fut trouver Celie, apres luy avoir fait dire qu'elle vouloit l'entretenir une apres-dinée entiere; ce qu'elle fit. Elle luy conta toutes ses amours avec Licinius, luy fit connoistre qu'elle

qu'elle l'aimoit entor , & luy dit qu'elle n'avoit point d'estre devenuë son Amie , qu'afin de pouvoir découvrir tout ce qui se passoit entr'elle & luy , & qu'elle estoit ravie d'avoir connu qu'elle n'avoit pas autant d'amour pour luy qu'il en avoit pour elle , qui l'avoit priée de les racommoder , mais qu'elle la venoit prier de n'en rien faire. Elle ajouta qu'elle ne pouvoit plus supporter les peines que l'infidelité de Licinius luy faisoient souffrir ; & que si elle se racommodoit avec luy , elle sentoit bien qu'elle en mourroit. Celie luy rendit confidence pour confidence : Elle l'assura qu'elle n'aimoit point Licinius : elle luy parla de ses persécutions ; & pour luy faire mieux croire qu'elle ne le vouloit jamais aimer , elle luy donna plusieurs de ses Lettres. Hortense la crût , & Celie estoit persuadée elle-même de ce qu'elle luy disoit ; mais elle ne savoit pas que l'Amour en avoit ordonné tout autrement , & qu'apres une si longue résistance son cœur deviendrait sensible pour Licinius. Il se laissa toucher par ses soins , par ses services , & par ses soupirs. La malheureuse Hortense n'eust pas plustost appris cette nouvelle , qu'elle sentit un saisissement qui luy fit croire qu'elle mourroit bien-tost. Sa pensée ne fut que trop veritable , & peu de jours apres ayant senty que les forces luy manquoient , elle brûla toutes les Lettres de Licinius , & toutes les hardes qu'il luy avoit données , & elle jeta même dans le feu tous les Bijoux qu'elle en avoit reçus , de peur que sa Rivale ne s'en parast. Elle mourut quelque temps.

après , Licinius & Cécile donnerent quelques larmes à la mort ; mais la douleur qu'ils en eurent, ne les empêcha pas de s'aimer. Cette passion dure encore, & selon toutes les apparences , elle ne finira pas si-tôt ; & l'on pourroit le dire avec quelque sorte de certitude , s'il y avoit quelque chose d'assuré en amour.

L'Histoire de Leonidas estant finie , on en parla diversement ; mais chacun demeura d'accord qu'elle estoit vraie , & plusieurs dirent les veritables noms de ceux à qui elle estoit arrivée, & ajoutèrent qu'ils croyoient qu'Hortense estoit Grèque. On ne blama aucun des Intéressés dans cette Histoire ; & comme l'amour excuse tout , ils furent tous justifiés. On parloit encore de la passion de Leonidas , lors qu'une Femme de la Compagnie , qui devoit dans peu de jours faire un voyage sur Mer , nous dit que nous parlions de l'amour bien à nostre aise ; & que si quelque Corsaire la prenoit , & devenoit amoureux d'elle , elle n'en pourroit entendre parler avec tant de plaisir. Vous ne devez point, luy repartit-on , appréhender d'estre prise ; & Monsieur le Chevalier de S. Chaumont , Major des Vaisseaux du Roy au Levant , luy a apportée un Traité de Paix qui a esté conclu avec le Roy de Thunis par Monsieur le Marquis de Martel , Lieutenant General de ses Armées Navales sur la Méditerranée. Si je ne crains point d'estre prise sur Mer , répondit la Dame , je doy appréhender de faire naufrage. On se reconnoît par tout la mort , luy repar-

partit une de ses Amies ; & si l'Eloquence
pût l'empescher de triompher du Pere Se-
rault , nous n'aurions pas perdu ce grand Hom-
me puis qu'il l'auroit sans doute persuadée de le
laisser vivre encore. Rien ne nous peut garan-
tir de ses traits , dit alors une Personne de la
compagnie , puis que les nombreuses Armées
du Roy de Tafilette ne les ont pas arrestez un
moment , & qu'il a esté empoisonné par une de
ses Femmes. Laissons-là les morts , & ne parlons
que de Fêtes , dit alors une jeune Coquette. Je
voudrois , poursuivit une autre , que l'on m'en
donnast une comme celle dont Monsieur régala
dernierement la Cour à S. Cloud , & dont Mon-
sieur Guichard avoit pris le soin. Monsieur
Guichard , continua la mesme , est un Gentil-
homme ordinaire de Monsieur , dont les Ou-
vrages ont fait du bruit , & qui a beaucoup d'in-
vention. La Feste de S. Cloud en est une preu-
ve ; jamais l'on n'avoit fait de pareilles illumina-
tions ; & les clartez redoublans par la reflé-
xion des Miroirs opposez qu'il avoit placez en
mil endroits , on eut dit que les torrens d'eau
couloient avec ceux de feu. Comme la diversi-
té plaist , on quitta cet entretien , pour parler
de la guerre de Monsieur le Duc de Savoye con-
tre la Republique de Génes. La Cour de Savo-
ye vous estant connue , je croy que vous enten-
drez parler avec plaisir de ceux qui se sont signa-
lez dans cette guerre. Le Comte Catalan , les
Marquis d'Est , de Livourne , de la Pierre , de
Parelle , avec les Comtes de Roitiere & de la

Trinité, & le Chevalier d'Aglié, ne pouvant se résoudre à demander une Capitulation dans Castelvechio, où ils estoient assiegez par neuf mille Hommes, s'ouvrirent un passage l'épée à la main, & forcerent six Barricades en des endroits presque inaccessibles; ce qui surprit beaucoup les Ennemis, qui s'estant saisis de toutes les avenues, ne s'attendoient pas de voir des effets d'une valeur, dont les François donnent tous les jours des marques. On parla dernièrement de cette valeur en bon lieu, reprit un autre; & l'Academie François estant venue faire compliment au Roy sur ses Conquestes, Monsieur Perault Chancelier de cette Compagnie, & qui portoit la parole, se fit admirer. On alloit luy donner les loüanges qui luy estoient deuës, lors qu'un des Amis de la Maistresse du Logis entra avec précipitation, & dit d'une voix qui fit tourner sur luy tous les yeux de l'Assemblée, que la Republique de Holande estoit finie, puis qu'elle avoit perdu ses Brutes & ses Cassies. On luy demanda l'explication de ces paroles, & il raconta l'Histoire de la mort de Messieurs de With. Plusieurs raisonnerent sur cette aventure, & les plus judicieux en parlerent peu, parce qu'il y a des choses sur lesquelles on ne doit pas risquer de dire tout ce qu'on pense; à cause que l'on se peut tromper. La mort de ces deux illustres Victimes ayant fait retourner la Conversation sur le Chapitre de la guerre, on s'en entretint quelque temps, & l'on donna beaucoup de loüanges à Monsieur le Marquis de Florensac, Fils:
de

de Monsieur le Duc d'Uzès , qui dans une escarmouche aux environs de Maëstrich , avoit fait depuis peu des actions surprenantes , & tué de sa main plusieurs Officiers. Laissons leurs manes en repos , dit alors un jeune Abbé , & parlons des nouveaux Ambassadeurs ; car vous sçavez continua-t-il , que Monsieur le Marquis de Feuquieres doit aller en Suede en cette qualité , Monsieur le Duc de Vitry en Baviere , Monsieur le Marquis de Vaubrun Nogent pres de Monsieur l'Electeur de Mayence , & que Monsieur le Marquis d'Angeau doit aller aupres des Electeurs de Trèves & Palatin. On s'entre tint quelque temps de tous ces Messieurs , & l'on dit que ces Emplois n'estant confiez qu'à des Personnes d'esprit , le choix qu'on avoit fait d'eux pour les remplir , estoit une marque qu'ils en avoient beaucoup. La Conversation tourna en suite sur les Vapeurs , & l'on dit que c'estoit une maladie à la mode. Plusieurs dirent qu'on n'en mouroit pas ; d'autres soutinrent le contraire , & assurerent que Monsieur le Marquis de Plancy , Fils de Monsieur de Guenegaud , en estoit mort depuis peu de jours. Une maladie plus ordinaire que celle-là , reprit un autre , & dont plusieurs voudroient mourir , puis que c'est la vieillesse , nous ravit il y a quelques jours un grand Homme , puis qu'elle mit Monsieur Varin au tombeau. Il estoit Intendant des Bastimens du Roy , & Maistre de la Monnoye , & c'est à luy qu'est deue non seulement l'invention du Louis d'or , mais encor celle de toutes les especes d'or.

d'or & d'argent de la fabrique au moulin. Il estoit admirable pour le creux & le poinçon. Jamais Peintre n'a eu l'imagination si forte ; & sur la simple description qu'on luy faisoit des traits du visage d'une Personne, il en faisoit un Portrait ressemblant. Il n'estoit pas moins grand Statuaire que grand Peintre , & le Buste du Roy qu'il a fait dans le temps que le Chevalier Bernin estoit à Paris , a si bien parlé à sa gloire , qu'on ne luy scauroit donner trop de louanges ; & depuis ce temps il a fait la Figure de Sa Majesté de sa hauteur , & luy a donnée par Testament. Il travailloit , quand il est mort , à l'Histoire du Roy en medailles , & à celles de la Guerre & de la Paix. Toutes ces choses furent écoutées avec attention ; & cette mort fit parler de celle de Monsieur le Fevre de Saumur. C'estoit un des savans Hommes de nostre Siecle , qui sçavoit toutes les Langues , & qui estoit connu par tout le Monde. C'est trop parler de morts, interrompis-je, dans une Ruelle Galante, & cette conversation ne doit pas plaire aux Dames: Il faut pourtant , répartit l'Abbé , parler encor de la mort de Monsieur le Cardinal d'Este , & du mérite de ce Prince. Vous ne pourriez, luy répartit-on, nous entretenir seulement de la fermeté qu'il a fait voir en plusieurs occasions , sans parler toute l'après-dinée. Je voy bien, dit alors un Homme d'Armée, que je serois mal écouté , si je parlois de la mort de Monsieur de Chamilly; non pas qu'il en mérite d'estre regretté ; mais parce qu'une conversation si triste, n'a pas de quoy plaire au beau Sexe.

Chap-

angeons donc de discours, reprit une Femme
 i se piquoit de bel esprit, & voyons comment
 us pourrions appliquer cette Prophetie au
 nps present. Elle tira aussi-tost un papier de sa
 che, & lût ce qui suit.

*Quand le 2. apres 7. suivra le 6. & 1.
 e Sinol 12. & 2. sera ven d'un chacun,
 ifitant ses Voisins avec un grand Bagage,
 aller sur Pont d'airain se vanger du Fromage.*

Le Pont d'airain, & le Fromage, firent croire à
 plusieurs que cette Prophetie regardoit la Guerre
 le Holande; mais ils trouverent beaucoup d'ob-
 curité dans le reste, & le Pont d'airain ne les au-
 roit pas moins embarrassé, avant que le Roy eut
 fait faire des Bateaux d'airain, que tout Paris vit
 l'année derniere. Apres que chacun se fut regardé
 long-temps, & que l'on eut dit beaucoup de mé-
 chantes choses qui ne développerent point le sens
 de la Prophetie, l'Abbé dont j'ay déjà parlé l'ex-
 pliqua de la sorte.

*Quand le 2. apres 7. suivra le 6. & 1. C'est
 à dire quand nous serons en 1672. Je Sinol,
 Louis, 12. & 2. sont 14. Louis 14. sera ven d'un
 chacun, &c. Je n'explique point le reste, pour-
 suivit-il, parce que tout le monde l'entend. Cha-
 cun ayant retourné le Sinol, & ayant trouvé Lo-
 uis, toute la Compagnie trouva l'explication
 juste, & donna beaucoup de loiianges à l'Abbé,
 qui par modestie ne voulant pas les écouter, prit
 congé de la Compagnie, Plusieurs sortirent
 avecque*

avecque luy, & je fus de ce nombre. Voila, Madame, la conversation où je me trouvay ce jour-là; & comme les Nouvelles y furent dites avec quelque sorte d'enchaînement, j'ay crû qu'elles vous plairoient d'avantage, si je vous les racon-
rois de la maniere quelles furent débitées. Je ne
sçay si elles vous ennuyèrent; mais peut-estre que
l'Histoire qui suit, & que j'appris quelque temps
apres, pourra vous délasser; Elle est tres-venable,
tout Paris en a parlé long-temps, mais les circon-
stances que vous en allez apprendre en estoient
encore inconnues.

LA

LA FEMME
AUX DEUX MARI.
NOUVELLE.

Licaste & Lucinde ayant crû se tromper l'un l'autre en se mariant, se tromperent tous deux; car Licaste croyoit que Lucinde avoit beaucoup de bien, & Lucinde estoit persuadée que Licaste estoit fort riche : Cependant ils estoient tous deux gueux; mais ils avoient en récompense un esprit d'intrigue, qui les empêcha de se desesperer lors qu'ils se furent aperçeus qu'ils s'estoient trompez; Comme l'amour n'avoit pas fait leur Mariage, & qu'ils ne cherchoient que du bien, ils resolurent de mettre toutes choses en usage pour en avoir, & de passer par dessus tous les scrupules qui auroient arrêté des Gens moins interessez, & qui auroient moins souhaité de vivre commodément, & de goûter les delices de la vie. Après s'estre affermis dans cette pensée, & s'estre promis de se servir l'un l'autre, & de s'aider de tout leur esprit, ils trouverent moyen de faire quantité de choses qui les firent vivre assez commodément, mais qui ne les enrichirent pas; ce qu'ils souhaitoient ardemment, & ce qui leur faisoit rechercher toutes

toutes les occasions de faire une bonne affaire qui pût les faire vivre avec tout l'éclat qu'ils desiroient , & leur donner du bien pour toujours. Licaste n'ayant que ce dessein en teste, faisoit tous les jours de nouvelles connoissances , & vivoit d'une manière qui faisoit croire à tout le monde qu'il avoit beaucoup de bien , & qu'il estoit d'une naissance illustre. Comme il n'avoit point d'autres affaires que celles de voir sans cesse tous ceux qu'il connoissoit , & qu'il faisoit tous les jours de nouveaux Amis , il fit connoissance avec un Gentil-homme de Campagne , parce qu'il avoit beaucoup de bien , & qu'il se trouva d'humeur à donner dans les panneaux qu'il fit dessein de luy tendre. Il le vit presque tous les jours pendant plus d'un mois ; il entra dans toutes les affaires , & prit la conduite d'une partie ; de manière que Robinval (c'est le nom de ce Campagnard) ne pouvoit presque plus se passer de luy. Licaste voyant qu'il avoit une grande confiance en luy , crut qu'il estoit temps de jeter les fondemens de ce qu'il avoit résolu , & luy dit plusieurs fois , mais dans des temps differens & sans trop appuyer la proposition, qu'il devoit se marier. Robinval n'y fit pas d'abord toute la reflexion que Licaste auroit voulu ; mais enfin après y avoir bien réfléchi , il luy dit un jour qu'il avoit résolu de prendre une Femme , & mesme qu'il vouloit luy faire beaucoup de bien , parce qu'il n'estoit pas juste qu'il tirât une Femme du sein de ses Parens , &

qu'il

Il luy fit quitter une belle Ville pour le
vivre à la Campagne, sans qu'elle trouvât beau-
coup d'avantages avec luy. Il fit plus, il pria
Licaste de luy chercher une Femme, & luy dit
qu'il n'en vouloit prendre une que de sa main.
Luy que Licaste ne souhaitât autre chose, &
qu'il l'eust amené au but où il desiroit, il ne té-
moigna aucun empressement de satisfaire à ses
désirs. Il luy dit qu'il se devoit bien consulter
dans une si grande affaire, & que cependant de
son costé, il luy chercheroit à loisir un Objet
qui fut digne de luy; qu'il ne falloit pas précipi-
ter un tel choix, & qu'avant de prendre une
Femme, il falloit la bien connoistre. Quelques
jours s'estans écoulés, Robinval demanda à
Licaste s'il n'avoit encoré jetté les yeux sur per-
sonne; & Licaste l'assura que dans peu de temps
il luy donneroit des nouvelles de ce qu'il sou-
haitoit, & qu'il avoit déjà fait faire quelque
enquête d'une Personne dont il croyoit qu'il
seroit très-satisfait. Robinval le remercia, &
le pria de continuer de le servir. Licaste luy
promit qu'il le feroit; & quelque temps après
il luy déclara que celle sur qui il avoit jetté les
yeux, estoit une jeune Veuve: Il luy en
fit une peinture si avantageuse, que le Cam-
pagnard en devint éperduement amoureux.
Quelques jours ensuite il luy parla de son esprit;
& après luy avoir fait connoistre qu'il répon-
doit aux charmes de son corps, il luy exagéra sa
bonté & la manière dont elle avoit vécu avec
son défunt Mary, dont elle avoit toujours esté
amou-

amoureuse : Il luy dit que si elle l'épousoit , elle l'aimeroit de mesme, & qu'il en estoit tres-assuré. Toutes ces choses firent redoubler l'amour de Robinval. Il remercia Licaſte , non ſeulement avec des paroles obligeantes, mais encor avec des Preſens conſidérables , & le conjura qu'il pût bien-toſt voir Luciane (c'eſt le nom que Licaſte donna à cette Veuſve.) Le jour fut pris pour cette entreveuë , le Campagnard ſe fit habiller à la mode , & n'oublia rien pour donner à ſa Maiſtreſſe autant d'amour qu'il en reſſentoit pour elle. Ce jour qu'il croyoit le plus heureux de ſa vie eſtant arrivé, quoy qu'il ne dût voir Luciane que l'après-dinée, ſon impatience le fit lever deux heures plus matin qu'il n'avoit accouſtumé. Il diſna dès onze heures , & attendit Licaſte juſques à quatre , avec une inquietude amoureuse qui le faiſoit ſouvent promener dans ſa Chambre avec autant de précipitation, que ſ'il euſt eu beaucoup de chemin à faire. Dès qu'il vit entrer Licaſte , il courut au devant de luy tout transporté de joye. Hé bien , luy dit-il en l'embrasſant avec un air ſatisfait , c'eſt donc aujourd'huy que je verray l'incomparable Luciane. Je ſuis bien fâché , luy repartit Licaſte avec un air triſte, d'eſtre obligé de vous venir dire que Luciane ne ſcauroit vous voir aujourd'huy ; Elle n'a pû ſe diſpenſer de ſortir avec un de ſes Oncles , qui l'a preſſée avec toutes les inſtances poſſibles , de venir avec luy ſolliciter un Juge qu'elle connoit , & qui meſme eſt Rapporteur d'un grand Procez que ſon Oncle a depuis dix ans ;

& que

& que l'on doit juger demain. Le Campagnard fut inconsolable , mais il trouva que Luciane voit raison d'estre sortie avec son Oncle , & dit qu'elle n'auroit pû luy refuser sa demande , sans estre blâmée de tout le monde. Il pria Licaſte d'assurer cette Belle , qu'il avoit eu beaucoup de chagrin d'apprendre qu'il ne la verroit pas ce jour là , & qu'il mouroit d'impatience de l'assurer luy-mesme de la passion qu'il avoit pour elle. Licaſte ne differoit si long-temps à luy faire voir celle qu'il luy destinoit pour Femme , qu'afin qu'il luy eût plus d'obligation de tous les pas qu'il croyoit qu'il faisoit pour son service , & de toutes les peines qu'en apparence il prenoit pour luy. Il le vint trouver le lendemain , & luy dit que Luciane estoit encore sortie avec son Oncle , pour solliciter le Procez qui devoit estre jugé ce jour-là ; mais qu'il luy avoit pris son Portrait , afin qu'il la pût du moins voir en peinture Robinval admira ce Portrait , il trouva Luciane beaucoup plus belle que Licaſte ne luy avoit dit ; & en estant devenu encor plus amoureux , il le conjura de faire en sorte que les choses ne trainassent point en longueur. Licaſte l'assura qu'il alloit y travailler de tout son pouvoir & luy jura que le lendemain il luy feroit voir Luciane. Avant de vous parler de cette entrevue , il est nécessaire que vous sçachiez , pour l'intelligence de cette Histoire , que tous les Amis de Licaſte ne connoissoient point sa Femme. Les raisons en sont en grand nombre , & tous ceux qui se meslent d'autant d'affaires que luy,

luy, ne découvrent jamais leur logis. Il ne disoit pas à tout le monde qu'il estoit marié, & il estoit souvent important pour luy qu'on ne le sçeut point. Comme il passoit la plupart du temps pour ce qu'il n'estoit pas, & qu'il vouloit paroistre de Qualité, ceux qui auroient esté chez luy, ne l'auroient pas trouvé logé comme il auroit dû estre; & il voyoit tant de monde, qu'il auroit esté obligé de recevoir trop de visites. Toutes ces choses furent cause qu'il cacha toujours sa demeure, mesme à la plupart de ses meilleurs Amis; & quand il avoit des Affaires bien pressantes, il donnoit des rendez-vous dans les plus fameuses Auberges dont il alloit deux jours auparavant occuper les plus beaux Appartemens. Ayant toujours vescu de la sorte, il est aisé de juger que sa Femme n'estoit guere connue. Cela n'empescha pas qu'il ne la fit déloger pour venir plus sûrement à bout de ce qu'il avoit résolu. Il luy loua un Appartement dans le Quartier de la Ville le plus éloigné de celui où elle demouroit; & quelques jours avant qu'il la fit déménager, il donna congé à la Personne qui les servoit, & n'en reprit point jusqu'à ce qu'elle fut dans son Appartement nouveau. Elle y fut à peine entrée, qu'il la fit habiller en Veuve, & qu'il luy dit de choisir elle-mesme des Gens pour la servir, afin qu'il ne fut point connu pour son Mary; & dès lors il ne passa chez elle, & dans tout le Quartier, que pour un de ses Amis. Toutes les choses ayant esté de la sorte préparées, Lucaste alla trouver Robinyal, & luy dit que Luciane l'at-

L'attendoit. Cet Amant passionné monta aussitôt avec luy dans le Carosse de louage le plus propre qu'il eut pû trouver dans toute la Ville ; & ce Fourbe le mena chez sa Femme , à dessein de l'engager à l'épouser. On peut s'imaginer qu'il y fut bien reçu : tout estoit bien concerté pour sa reception , & Luciane y estoit depuis long-temps préparée , & avoit bien étudié son rôle ; aussi le joia-t-elle à merveille. Robinval fut surpris de sa beauté : Elle estoit naturellement fort blanche ; & le deuil relevant encor sa blancheur , elle parut avec un éclat qui ébloüit ce pauvre Amant. S'il fut satisfait de sa beauté , il le fut encor plus de son humeur : Elle luy parut tres-douce & tres-honneste ; & jamais Amant ne sortit d'après d'une Maistresse si satisfait & si charmé que fut l'amoureux Robinval. Il pria mille fois Licaste de presser la conclusion de son mariage ; & pour l'engager à le servir avec plus de chaleur , il luy fit de nouveaux presens. Licaste luy témoigna qu'il n'épargneroit pas ses soins pour faire réussir ce qu'il souhaitoit , & qu'il se serviroit de tout le credit qu'il avoit sur l'esprit de Luciane. Cette Fourbe , instruite par son Mary , dit à Robinval , lors qu'il la pressa de se marier , qu'elle ne pouvoit y consentir que l'année de son Veuvage ne fut expirée. Licaste combattit ses raisons , & l'obligea enfin de se rendre ; ce que Robinval n'avoit pû faire : De maniere que le Campagnard crût qu'il estoit redevable à Licaste

Tome IV. G de

de la résolution que Luciane venoit de prendre en sa faveur. Il l'embrassa mille fois pour l'en remercier, & le pria de se mêler de son Contrat, & de disposer de son bien suivant qu'il le jugeroit à propos. Licasle, qui ne manquoit pas d'adresse, voulut luy faire connoître qu'il n'estoit pas moins dans ses intérêts que dans ceux de Luciane; & pour le mieux duper, il les disputa mesme avec chaleur contre deux ou trois Hommes qu'il avoit attirez, & qui devoient passer pour Parens de Luciane, & assister à son mariage. Robinval appaisa cette dispute, & passa en faveur de Luciane tous les Articles que ces faux Parens voulurent. Le Contrat estant ainsi arresté, on jeta un Ban, on acheta les deux autres; & Licasle trouva moyen de leur faire avoir une Permission de s'aller marier à la Campagne; car malgré toutes les précautions qu'il avoit prises, il ne laissoit pas d'appréhender que sa Femme ne fut reconnüe. Il mit si bien ordre à toutes choses, que tout se passa ainsi qu'il souhaitoit. Il ne laissa pas de sentir un cruel chagrin, dès qu'il vit sa Femme remariée sans estre Veuve, & il ne songea qu'à la faire partir. Il luy fit sçavoir les peils qu'elle couroit aussi-bien que luy, si elle venoit à estre reconnüe, & luy dit qu'elle devoit témoigner de l'empressement de voir les Terres de son Mary; ce qu'elle fit. Ce desir plut à Robinval: il luy fit croire qu'il estoit tendrement aimé; & que puis que Luciane le pressoit elle-même de partir, elle n'avoit aucun

atta-

achement. Il luy dit de choisir elle-mesme
le jour de son depart , ce qu'elle fit. Licaſte
est prié par Robinval d'estre de la partie ;
ce Campagnard luy fit promettre qu'il pas-
seroit deux mois avec luy , & qu'ils se diverte-
roient à chasser. Ils partirent donc luy ; & Li-
caſte estant à demy journée de la Ville , & n'ap-
péhendant plus tant , reprit sa belle humeur
de maniere qu'ils se divertirent bien pendant
leur voyage , qui dura trois jours. Dès qu'ils
eurent arrivez , Luciane se mit au Lit par le
conseil de son premier Mary. Il luy dit qu'elle
devoit dire qu'elle estoit indisposée , à cause de
la fatigue du voyage & du changement d'air ;
& il demeura d'accord avec elle qu'elle se
tiendrait au Lit tant qu'elle eut essuyé les vi-
sites de tous les Campagnards des environs , &
que les rideaux de ses fenestres seroient tou-
jours tirez , afin que n'estant point veüe au
grand jour , elle ne fut reconnüe de personne.
Tout reüssit selon leurs souhaits ; & quand
toutes ces visites furent passées , Luciane dit à
son Mary qu'elle n'avoit pas eu le temps d'es-
tre avec luy depuis qu'elle estoit arrivée ; &
qu'afin d'avoir le loisir de le voir , elle ne vou-
loit recevoir de visites de plus d'un mois. Ro-
binval qui la crût amoureuse de luy , & qui
l'aimoit éperduëment , luy promit qu'elle ne
verroit personne , & qu'ils se divertiroient
avec Licaſte ; ce qu'ils firent. Luciane paroîs-
sant de plus en plus charmée de son dernier
Mary , il goustoit son bonheur avec joye , lors

C 2

que

que peu à peu il devint en languent. Luciane s'en étant apperçue, redoubla ses caresses. Elle luy fit prendre beaucoup de remèdes, qui ne rétablirent point ses forces. Elle parut au désespoir de son mal, dont les Medecins qu'elle envoya querir de tous costez; ne purent deviner la cause : Ils dirent seulement à ses Parens & à Luciane, qu'ils ne croyoient pas qu'il en réchappast. Ce fut alors qu'elle fit éclater la douleur, qu'elle s'arracha les cheveux, & qu'elle dit qu'elle se vouloit tuer. Les choses estoient en cet état, lors que Licaste feignit d'avoir reçu des Lettres, par lesquelles on luy mandoit qu'il avoit des affaires pressantes qui demandoient sa presence. Robinval le pria de ne s'en point en-aller si tost, & fit toutes les instances pour le faire demeurer, que Licaste attendoit de luy, (car selon toutes les apparences, son dessein n'estoit pas de partir avant la mort du Campagnard, dont il n'avoit pas lieu de douter.) Ce pauvre Homme sentant tous les jours diminuer ses forces, & voyant la douleur de sa Femme, qu'il croyoit inconsolable, n'oublia pas de faire toutes les choses qui pouvoient accommoder ses affaires, quoy que dans son Contract de mariage il eut déjà beaucoup fait pour elle. Il se souvint aussi de Licaste, & mourut après avoir fait un Testament, où ce Mary de sa Femme eut bonne part; de manière qu'ils eurent tous deux presque tout le bien de ce pauvre Homme, qui mourut sans avoir le déplaisir d'apprendre le tour qu'on luy avoit joué. Il fut à peine

ne enterré , que Luciane qui affectoit d'estre inconsolable , dit qu'elle ne vouloit point demeurer dans un lieu où son Mary estoit mort ; & que ne voulant pas mesme jamais entendre parler , elle avoit résolu de vendre tout le bien qu'il avoit à la Campagne , & de se retirer dans un Convent. Malgré toutes les précautions qu'elle avoit prises pour n'estre veuë de personne , il fallut necessairement parler à ceux qui vinrent pour acheter ses Terres ; mais elle ne parloit à aucun , qu'elle ne l'eut auparavant examiné sans en estre veuë , de crainte d'estre obligée d'avoir affaire à quelqu'un qui la connoit. Il sembloit qu'ayant si bien mis ordre à tout , elle ne devoit point estre surprise ; cependant elle le fut lors qu'elle s'y attendoit le moins. S'estant trouvée indisposée presque pendant toute une nuit , elle s'endormit le matin à l'heure qu'elle se levoit ordinairement. Un Parent de feu Monsieur de Robinval , qui croyoit avoir le privilege d'entrer sans qu'on y pût trouver à redire , luy amena un Marchand le mesme matin : & l'ayant conduit jusques aupres de son lit , il l'éveilla par le grand bruit qu'il fit , & luy presenta aussi-tost celui qu'il avoit amené. Il se trouva malheureusement qu'il estoit de sa connoissance , & qu'il sçavoit qu'elle avoit esté mariée à Licaste , (car ce mariage n'avoit pû estre caché à tout le monde.) Cet Homme , appellé Argante , l'ayant reconnu d'abord , & la voix de Luciane l'ayant confirmé dans sa pensée , il la salua comme un Personne qu'il

qu'il connoissoit , & luy dit qu'il n'avoit pas crû venir parler à elle , & qu'il n'avoit même pas appris que son premier Mary fût mort. Elle luy dit que feu Monsieur de Robinval l'avoit tant pressée de se marier avant la fin de l'année de son Veuvage , qu'elle n'avoit pu résister à la force de ses raisons , & qu'elle s'estoit laissée persuader. Elle avoit à peine achevé ces paroles qu'elle ne prononça qu'avec une voix tremblante , lors que Licaste , qui ne sçavoit point qu'il y eut personne dans la Chambre de Luciane , y entra sans prévoir ce qui luy arriveroit. Il fut aussi-tôt reconnu par Argante , qui fit un grand cry , & dit à Luciane qu'on l'avoit trompée , si on luy avoit dit que son premier Mary fût mort. Le Parent de Monsieur de Robinval ayant remarqué la surprise de Licaste , & la confusion de Luciane , & s'estant douté de quelque fourberie , fit fermer les Portes du Chateau , apres avoir sur l'heure envoyé querir la Justice , & la pluspart des Parens de feu Monsieur de Robinval , qui estant fâchez des avantages qu'il avoit faits à Luciane à leur prejudice , ne manqueront pas de poursuivre avec chaleur ces deux Fourbes qu'ils tiennent en prison , & qui se verront sans doute bien-tôt condamnés aux peines qu'ils ont si justement méritées.

Puis que je me suis engagé de vous mander par ordre tout ce qui s'est passé de considérable , il est temps de vous parler du Secours de Woerden, dont Monsieur le Marquis de Pas, Fils
aîné

Enné de Monsieur le Marquis de Feuquières, a
apporté la nouvelle au Roy. Monsieur le Duc
de Luxembourg a fait des choses presque in-
oyables dans cette fameuse Journée, puis qu'à
ed, & la Pique à la main, à la teste de deux
ille Hommes, il en a forcé quinze mille dans
inq Retranchemens, dont les Pallissades esto-
nt ferrées, & dont la pluspart estoient remplis
e Chevaux de Frise. Quoy que mon dessein
e soit pas de vous donner le détail de cette A-
tion en maniere de Gazette, je crois neant-
moins estre obligé de vous dire ce que c'est que
Chevaux de Frise, parce qu'aucune Gazette
ne l'a expliqué. Ce sont des Chevaux de bois
tous remplis de pointes de fer, & longues d'un
pied & demy, ou de deux pieds. Jugez, Mada-
me, si d'autres que des François eussent pû en
si petit nombre forcer des Retranchemens si bien
fortifiez & si bien gardez. Toutes les Personnes
de qualité qui ont combattu dans cette grande
Journée, se sont signalez. Monsieur le Comte
de la Marck a fait dans deux Sorties, tout ce
qu'on pouvoit attendre d'un brave Gouverneur:
Il estoit secondé de Monsieur le Marquis de Se-
monville, Lieutenant Colonel de Picardie, & de
Monsieur le Marquis de Bois-Dauphin, Frere
de Madame la Marquise de Louvoy, qui a esté
tué en donnant des marques de son courage.
Monsieur le Comte de Meilly, Colonel du Re-
giment de Normandie, & Commandant l'Infan-
terie dans cette action, sous Monsieur le Duc
de Luxembourg, y a esté blessé, & l'on dit qu'il

se jettâ le premier à l'eau , pour montrer exemple aux autres. Monsieur de Mazel , Capitayne de Chevaux-Legers , avança beaucoup par des Routes inconnues & inaccessibles. Messieurs de la Tillaye , de la Mailleraye , & de la Lardinierre, ont esté blesez en donnant des preuves de leur courage. Je ne doy pas oublier Monsieur le Comte de Tallard , qui a fait des actions beaucoup au dessus d'un Homme de son âge. Les méchans chemins l'ayant empesché d'aller aussi viste que l'ardeur de son courage demandoit, il se fit débiter , & la fatigue qu'il souffrit en faisant trois lieues à pied & dans la bouë, ne l'empescha pas de combattre , & de s'exposer par tout où le peril estoit le plus évident. Je ne parle point de la perte que les Ennemis ont soufferte , puis que la plupart ont esté tuez ou blesez , que le reste a pris la fuite , & que le General de leur Infanterie est demeuré sur la place. Monsieur le Duc de Luxembourg à écrit au Roy pour luy demander pardon de son entreprise , & sa Majesté a dit ce qui suit. *Monsieur de Luxembourg m'a écrit pour me demander pardon de ce qu'il a entrepris contre les Ennemis : Les Romains ne luy pardonneront pas ; mais je suis pourtant fort content de luy.* Ce Duc connut quelques jours apres que le Roy avoit dit vray , puis qu'il luy fit present d'une des Charges de Capitaine de ses Gardes du Corps. Dès qu'il en eut reçu la nouvelle, il fit assembler tous les Officiers de l'Armée qu'il commande , & leur dit que c'estoit à leur

valeur

leur qu'il devoit la Charge que le Roy avoit
la bonté de luy donner. Ils furent si satis-
faits de cette honnesteté, qu'ils en témoigne-
rent toute la reconnoissance imaginable. Sa
Majesté donna aussi presque en mesme temps
à Monsieur le Prince de Marsillac la Charge de
Grand Maistre de sa Garderobe; mais il luy fit
le Present d'une maniere qui charma tout le
monde, puis qu'il luy envoya ce Billet par un
de ses Ordinaires.

C 5

BIL-

BILLET DU ROY, à Monsieur le Prince de Marillac.

JE vous envoie La Gebertye, de qui vous apprendrez une Nouvelle, qui selon les apparences, vous sera fort agreable. Je me réjouis avec vous, comme vostre Amy, du Present que je vous fais comme Vostre Maistre.

Le Roy qui ne donne rien qu'au merite, donna ces jours passez l'Abbaye de S. Waast d'Arras, à Monsieur le Cardinal de Bouillon; celle de Moissac à Monsieur l'Abbé d'Estrades; celle de Bonne-Combe, à Monsieur l'Abbé de la Bourlie; & celle de Vauluyfant à Monsieur le Chevalier Fourbin. Monsieur Boyer a eu Blanche-Lande; Monsieur l'Evesque de Mandé, la Chaise-Dieu; Monsieur l'Abbé d'Estrées, Conches; Monsieur le Coadjuteur d'Arles, la Rivoire; Monsieur de S. Romain, Preux; Monsieur l'Abbé Laisné, la Bussiere; Monsieur Fautrier, Ardenne; & Monsieur Piloy, Lié-Dieu. N'avouerez-vous pas, Madame, que le Roy ne dispense ses graces qu'avec justice, & qu'il ne fait du bien qu'à ceux qui ont du merite & des services? Le Marquis de S. Damien que vous connoissez en rend de grands à son Prince: Il fait lever des Sieges, il reprend des Villes, & donne tous les jours aux Génois des marques de son

et courage. Je ne puis m'empêcher de vous parler de celles que Monsieur de Monséur, âgé de 25. ans, a fait paroître aux Holarlois, puis avec soixante & douze Hommes, & dix pieces de Canon, il a battu une Fregate Hollandoise de quarante pieces, & de deux cens cinquante hommes, & tué le Capitaine & le Lieutenant, sans avoir reçu les Ennemis trois fois sans avoir perdu que huit Hommes. L'eussiez-vous crû, Madame, que les François eussent esté si habiles sur Mer ? On n'entend tous les jours parler que des merveilles qu'ils y font. Monsieur le Chevalier de la Vrilliere y fait de continuelles Prises ; & Monsieur le Chevalier de Harcour, Commandant General des Galeres de Malte, a si bien donné la chasse à celles de Bizerte, qu'on ne croit pas qu'elles osent paroître de long - temps. Mais c'est assez vous parler de Guerre, il est temps de vous divertir par quelque chose de plus agreable ; & je croy que la lecture de cette Histoire vous plaira d'avantage.

L' E C H A N G E

P A R H A Z A R D.

N O U V E L L E.

PLusieurs jeunes Gens s'estant un jour trouvez ensemble chez un de leurs Amis, qui les avoit invitez à souper, leur conversation vers la fin du repas tourna sur la perfidie des Femmes; mais celuy qui se déchaîna le plus contre elles, fut un nommé Argimon; il en dit tout ce que le dépit pouvoit mettre dans la bouche d'un Homme qui n'avoit jamais trouvé que des Infidelles; & apres en avoir fait une peinture capable d'effrayer les plus tendres cœurs, & de les empescher de soupírer jamais pour un Sexe, dont par mille étonnans exemples il venoit de prouver l'inconstance, il finit son discours, en disant qu'il alloit dans peu se marier. Ces paroles que l'on n'attendoit pas surprirent toute la Compagnie. Comment, marier! luy repartirent plusieurs en mesme temps; ce que vous nous venez de dire seroit-il possible, & voudriez-vous vous marier, s'il est vray que vous ayez une aussi parfaite connoissance des Femmes, que vous avez voulu nous le faire croire? Je les connois mieux que personne du monde,

monde, leur repartit-il, & je ſçay dequoy elles ſont capables; mais toute leur inconſtance ne les fait pas paroître moins aimables à nos yeux, & ne ſont pas qu'on ſ'en puiſſe paſſer. Chacun demeura d'accord de cette vérité, & Argimon pourſuivit ſon diſcours de la ſorte. Comme je croy bien mieux connoiſtre les Femmes qui beaucoup d'autres qui n'ont pas éprouvé leur inconſtance comme moy, je fais tout le contraire de ceux qui ſe marient tous les jours. Ils ſ'informent avec ſoin de la maniere qu'ont veſcu celles qu'ils veulent prendre pour Epouſes, & ne veulent point ſe marier qu'ils n'ayent étudié leur humeur; & c'eſt tout ce que je ne veux point faire, ſçachant bien que je n'y trouverois pas mon compte. Je ne veux pas ſçavoir les Galanteries qui n'ont point eſté de mon Bail; & comme avec mille précautions j'ay touſjours eſté malheureux en Maiſtreſſes, je veux que le hazard me rende heureux en Femme; & dès que j'auray terminé icy quelques affaires, j'iray me marier à la Campagne, ſuivant la parole que j'ay donnée, & je n'ay voulu ſçavoir, ny l'eſprit ny la beauté de celle que je vais épouſer; & de peur d'eſtre tenté de m'en informer, je n'ay pas meſme voulu que l'on m'ait dit ſon nom. Je ſçay qu'elle a du bien, cela me ſuffit; quant au reſte je croy que je ne le ſçauray que trop toſt. Cette maniere d'agir fut trouvée fort extraordinaire; & ce procéde bizarre, que quelques-uns trouverent d'abord fort extravagant, fut preſque condamné de tous; mais enfin à force

de raisonner sur un caractère qui paroïssoit si peu commun , on y trouva quelque apparence de raison , & l'on justifia à la fin de la conversation ce que l'on avoit entièrement condamné au commencement. Comme l'on ne cesse guere de parler des Femmes , lors que l'on est une foy sur leur chapitre , & que cet entretien est agreable à ceux-mesmes à qui elles causent souvent du chagrin , ces Messieurs en parlerent tant qu'ils furent ensemble ; & l'un d'eux , nommé Lisante , qui n'estoit à Paris que pour affaire , & qui faisoit son séjour ordinaire à la Campagne , parla d'une de ses Sœurs qui n'estoit pas encore mariée , & il fit de son esprit & de son corps une peinture si avantageuse , que toute la Compagnie en fut charmée ; mais le meilleur Amy d'Argimont , nommé Cleandre , le fut beaucoup plus que les autres , & ne pût écouter sans émotion tout ce que Lisante en dit ; Il luy fit mesme plusieurs questions , qui firent connoître qu'il commençoit d'en devenir amoureux. Lisante qui s'en apperçut , & qui n'en estoit pas fâché , (car Cleandre estoit honneste Homme & avoit du bien) luy dit que dès le lendemain il luy feroit voir son Portrait en grand & en mignature , qu'il en avoit apporté un que le plus habile Peintre de la Province avoit fait en huile , & qu'il en faisoit faire à Paris une copie en mignature. Le jour fut pris le lendemain pour les voir , & Argimon estant le meilleur Amy de Cleandre fut de la partie. Ils ne manquerent pas de se trouver chez Lisante à l'heure marquée :

Ils

Ils y virent les deux Portraits d'Olympe (car c'est ainsi qu'elle se nommoit) & ils trouverent que l'Original devoit estre beaucoup plus beau qu'on ne leur avoit dépeint , & que si l'esprit répondoit aux beautez du corps , il ne manquoit rien à cette charmante Personne pour la rendre parfaite. Cleandre en devint si éperduëment amoureux , qu'il ne pût estre plus long-temps sans donner de grandes marques de sa passion ; ce qu'il fit en la demandant en mariage à Lisante. Il luy donna tant d'espoir, qu'il eut lieu de prendre ses paroles pour une promesse ; & s'il ne la luy promit pas asûrement, ce fut parce qu'il en voulut auparavant écrire en son País. Les réponses en furent favorables ; & apres quelques Lettres de part & d'autre , ce mariage fut entierement arresté ; & Cleandre partit quelques jours apres avec le Portrait d'Olimpe que son Frere luy donna. Il ne pût estre de la partie , dont il fut bien fâché , & il fut contraint de rester à Paris , où ses affaires le retinrent plus long-temps qu'ils ne s'estoit imaginé. Cleandre estant party le plus amoureux du monde , ne songea pendant tout son chemin qu'aux beautez d'Olimpe , qu'il estoit sur le point de posséder ; elles occuperent toutes ses pensées. A la premiere couchée il mangea tres-peu , dormit encor moins , & partit le lendemain avant jour ; (car il avoit trois grandes journées à faire , & ne vouloit pas arriver tard le troisiéme jour , de peur de manquer à voir Olimpe dès le soir qu'il arriveroit.)

Il ba-

Il balançoit même s'il entreroit dans une Ville où il devoit coucher la seconde journée, parce qu'il y avoit des Amis avec lesquels il avoit étudié à Paris, & qu'il apprehendoit qu'ils ne se pressassent d'y demeurer quelque temps, afin de le mieux regaler. Comme il estoit dans ce doute, il fut reconnu à deux ou trois portées de Mousquet de la Ville, par un de ceux qu'il craignoit de rencontrer. Cet Amy Campagnard ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il courut l'embrasser, & qu'il l'emmena chez luy pour y loger. Il le convia même au Bal que l'on donnoit ce soir là à sa Sœur dans le même logis, & le pressa avec des paroles si obligeantes, de vouloir honorer l'Assemblée de sa présence, qu'il luy fut impossible de s'en défendre. Il entra dans la Salle du Bal, l'imagination toute remplie de la belle Olimpe, & promit à son Portrait, avant que d'y entrer, qu'elle seroit toujours présente à ses yeux, & qu'il n'y auroit jamais qu'elle capable de toucher son cœur. Il estoit dans ces sentimens, lors que la belle Aristée, Reyne du Bal, & Sœur de son Amy, vint au devant de luy pour le recevoir, & luy fit avec autant de grace que d'esprit, un compliment au nom de toute l'Assemblée. Il estoit Parisien, & c'est assez en Province, pour s'attirer cet honneur. Cleandre demeura immobile, Aristée luy parut un prodige; il luy trouva de la douceur & du feu dans les yeux; Il admira la blancheur & la délicatesse de son teint; Il fut surpris de la beauté de ses dents, & de celle de ses lèvres: Il ne crût pas qu'il y eut

rien de plus beau au monde que son sein.
fut charmé de sa taille , & son esprit le ra-
ta. Il n'y trouva rien d'affecté , tout luy parut
naturel. Il oublia Olimpe ; & le feu que son
portrait avoir fait naître dans cœur se ralentit à
veüe d'un Objet dont il ne croyoit pas que la
nature pût jamais faire bien voir toutes les
beautés. Si Cleandre fut surpris de rencontrer
une Beauté si parfaite , Aristée ne la fut pas
moins , de voir un Homme si bien fait ; Il luy
parut tout aimable , & elle sentit pour luy toute
ardeur dont un tendre cœur est capable , lors
qu'il ressent les premières atteintes de l'amour.
Les complimens de civilité ayant cessé de part
& d'autre , le Bal commença bien-tost apres ;
Ils danserent plusieurs fois ensemble , ce qu'ils
firent de si bonne grace que tout le monde le
remarqua ; mais leur dessein n'estoit que de se
plaire l'un à l'autre. Ils en vinrent à bout , &
s'enflamerent tellement , que si l'Assemblée y
eut pris garde , elle auroit connu dans leurs
yeux tout ce que sentoient leurs cœurs. Quoy
que l'on n'observât pas leurs actions , parce que
l'on ne croyoit pas que l'amour leur eut si tost
fait sentir ses traits , ils eurent neantmoins de la
peine à trouver un moment favorable pour
s'entretenir sans estre écoulez , parce que l'As-
semblée estoit fort grande. Cleandre qui brû-
loit d'impatience d'entretenir ce nouvel Objet
de sa passion , la faisoit remarquer jusques sur
son visage , & toute la Compagnie luy dit que
son chagrin venoit de ce qu'il s'estoit veu
obligé

obligé de passer une soirée avec des Provinciaux. Il s'en defendit, & dit en jettant les yeux sur Aristée, qu'il y avoit pris tant de plaisir, qu'il s'en souviendrait long-temps. L'heure de se retirer étant venue, les Vieilles dont le sommeil commençoit à faire baisser les paupieres, se retirerent, & emmenerent leurs Filles avec elles, qui avoient bien encor voulu danser. Les Amans de ces Filles s'en retournerent bien-tost apres elles, de crainte que leurs Maistresses ne leur reprochassent le lendemain de s'estre divertis long-temps apres leur départ. L'Assemblée s'estant ainsi peu à peu éclaircie, nos Amans s'écartèrent plus facilement; & sans s'estre donnez de rendez-vous, leur amour les fit trouver à l'un des bouts de la Salle. Ils se parlerent d'abord des yeux, & leurs soupirs leur firent connoître ce qu'ils sentoient l'un pour l'autre. Apres avoir esté quelque temps à se regarder, & à faire parler un silence mille fois plus éloquent que tout ce qu'ils auroient pû se dire. Aristée qui ne se repentoit pas d'aimer Cleandre, mais qui croyoit avoir donné trop de marques de la passion, se fit un secret reproche de s'estre trop tost declarée, & la confusion qu'elle en eust, luy fit monter une rougeur sur son visage, qui luy causa beaucoup de trouble. Elle sentit l'état où elle estoit, & de peur de le faire connoître, elle baissa les yeux; mais il arriva dans ce moment que Cleandre en tirant son Mouchoir de sa poche, laissa tomber le Portrait d'Olimpe, Aristée qui avoit déjà la

veüe

le baissée, s'en apperçeut plutôt que luy; & ayant ramassée avec une précipitation qui marquoit & beaucoup d'amour & beaucoup de jalousie, elle l'ouvrit en tremblant; & la beauté qu'il representoit ayant paru trop charmante à ses yeux, & n'ayant point douté qu'elle ne fut celle de Cleandre, elle sentit tout ce qui ne put s'exprimer, & qu'elle ne pourroit elle-même bien décrire: mais voyant qu'une partie de l'Assemblée s'appercevoit de son trouble, elle eut l'esprit assez present pour feindre de se trouver mal, & elle se laissa tomber sur un Siege qui n'estoit qu'à deux pas d'elle. On la mena dans sa Chambre quelques momens apres; & le mal qu'elle feignoit s'estant plutôt passé que celui que le Portrait avoit fait naître dans le fonds de son cœur, on crut que cette espece d'évanouissement avoit esté un effet de la chaleur causée par le trop grand nombre de Gens dont l'Assemblée estoit composée. Cleandre qui devoit partir le lendemain, ne manqua point de pretextes pour ne pas continuer son Voyage, & feignit d'attendre de Paris des Lettres de consequence sans lesquelles, disoit-il ne pouvoit le poursuivre. Le Frere d'Aristée qui l'avoit déjà pressé de faire un plus long séjour chez luy, en fut d'autant plus réjoui, qu'il avoit ardemment souhaité de le retenir. Il fut donner cette nouvelle à sa Sœur, qui la reçut avec plaisir, mais sans luy en témoigner toute la joye qu'elle en ressentoit. Peu de temps apres il sortit de sa Chambre; & Cleandre sçachant que cette Belle estoit en estat d'estre
vue,

veüe, luy fut rendre visite. Elle en sentit un petit
 air secret qu'elle s'efforça de luy cacher, & il
 reçut avec une froideur qui ne laissa pas de luy
 paroître obligation. Après les premiers compli-
 mens, ils se teurent tout à coup tous deux, &
 furent quelque temps sans parler, mais leurs yeux
 n'en firent pas de mesme. Aristée rompit la pre-
 miere le silence (s'il est vray que les Amans en
 puissent garder) & comme elle remarqua beau-
 coup de confusion sur le visage de Cleandre, elle
 crût la devoir encor augmenter en luy parlant
 du Portrait qu'elle avoit ramassé le jour précé-
 dent. Il luy répondit qu'il n'en avoit jamais vu
 l'Original, & l'assura avec mille sermens; Il
 ajouta mesme qu'il eut voulu n'avoir jamais veu
 ce Portrait, & ne pût s'empescher de rougir &
 de soupirer en le disant. Aristée ne pouvant rien
 comprendre à ce discours, luy en demanda l'ex-
 plication; ce qu'il luy refusa, en la priant de
 parler d'autre chose. Elle n'en fit rien, & l'em-
 barassa par tant de questions différentes, qu'elle
 luy fit dire malgré luy ce qu'il avoit resolu de ca-
 cher. Ce fut un coup de foudre pour elle d'au-
 rant plus surprenant qu'elle ne l'attendoit pas.
 Elle croyoit bien qu'il avoit quelque galanterie,
 & que ce Portrait pouvoit estre celui de quel-
 que Maistresse; mais elle ne se persuadoit pas
 qu'il fut sur le point de se marier. Elle voulut
 luy cacher & son dépit & sa foiblesse, mais il luy
 fut impossible, & tout parla en elle malgré sa re-
 solution. Puis que les sentimens de mon cœur
 vous sont connus, luy dit-elle, ne me voyez pas
 davan-

avantage ; & si vous croyez que la trop tendre
flamme que je ressens pour vous ait mérité quel-
que reconnoissance , je vous prie de me la te-
noigner par là , & d'ôter de mes yeux celui
que je ne dois plus aimer. Allez , ajouta-t-elle ,
ne venez épouser le trop heureux Objet qui vous
rend , & ne vous attachez point à me donner
l'amour que vous ne ressentiez pas. Je me per-
suaderay , poursuivit-elle , que ce qui est arrivé
depuis hier n'a esté qu'un songe , & dans cette
pensée je tâcheray de vous oublier. Cleandre au-
paravant de luy répondre d'abord , se jeta à ses ge-
noux , qu'il embrassa long-temps en soupirant ,
puis il luy raconta toute l'aventure de son
mariage qu'il n'avoit plus dessein d'achever , &
luy fit connoistre qu'il n'avoit jamais veu l'Ori-
ginal de celle dont elle avoit veu le Portrait.
Ce discours remit un peu l'esprit d'Aristée ; Elle
se persuada qu'il ne pouvoit estre éperduëment
amoureux d'une Personne dont il n'avoit veu
que la peinture , ou que du moins cette passion
n'estant point fondée sur des engagements de
cœur & d'esprit , & sur toutes les tendresses
que les Amans se témoignent de vive voix , lors
qu'ils sont bien touchez , elle pouroit s'étein-
dre aussi facilement qu'elle estoit née : Elle
ne se trompa point , & Cleandre luy dit qu'il ne
vouloit plus épouser Olimpe , qu'il demeurait
d'accord qu'elle estoit belle , si le Peintre ne
l'avoit point flatée ; mais qu'il ne sçavoit pas si
les charmes de son esprit répondoient à ceux
de son corps , & qu'avec le visage le plus doux
du

du monde, elle pouvoit avoir l'humeur la plus déraisonnable. Aristée fut si satisfaite de ce discours, qu'elle ouvrit tout son cœur à Cleandre, & luy fit voir toute sa passion ; & Cleandre charmé de ses beautez, de son humeur, de son esprit & de son amour, l'assura qu'il estoit prest de l'épouser. Aristée qui ne voyoit rien en luy qui ne luy plût, fut si satisfaite des marques que Cleandre luy donna de son amour, qu'elle y répondit de mesme, & l'assura qu'elle estoit presté aussi de luy donner la main, & dès lors ils prirent leurs mesures pour cela. Aristée avoit deux Freres ; elle aimoit l'aîné avec toute la tendresse qu'une Sœur est capable d'avoir pour un Frere ; & comme elle en estoit aimée de mesme, elle luy decouvroit tous ses secrets, & n'avoit point pour luy cette crainte que les Sœurs ont souvent pour leurs Freres. Ces raisons furent cause qu'Aristée fit confidence à ce cher Frere de tout ce qui s'estoit passé entre Cleandre & elle, & qu'elle luy dit la resolution qu'ils avoient prise, & la parole qu'ils s'estoient donnée de s'épouser. Je sçay, mon Frere, poursuivit-elle, que cela vous doit surprendre, & que vous avez consenty que mes Oncles qui sont à Paris me mariaissent, & qu'ils doivent mesme m'envoyer dans peu un Epoux : Mais, mon cher Frere, poursuivit-elle, il faut rompre ce coup si vous m'aimez. Cleandre est vostre Amy ; & de la maniere dont je vous ay oüy parler de son bien, de sa naissance & de son merite, c'est un party beaucoup plus avantageux pour moy,

by, que l'Epoux inconnu que mes Oncles me
vivent envoyer. Le Frere d'Aristée fut non
seulement surpris de ce discours, mais il en fut
mesme beaucoup embarrassé : Il trouva d'abord
grandes difficultez à ce que sa Sœur exigeoit,
qu'il souhaitoit luy-mesme. Le merite de
Cleandre luy estant parfaitement connu, leur
conversation dura long-temps, & ils eurent
beaucoup de peine à demeurer d'accord de ce
qu'ils devoient faire; mais enfin ils conclurent
que pour cacher ce Mariage à toute la Ville, ils
devoient aller à une de leurs Terres, qui en
estoit à trois lieues, & qu'ils s'y devoient ma-
rier. Le Frere bien aimé y fit résoudre le cadet;
& tous deux ayant persuadé à quelques Pa-
rens que c'estoit l'intérêt de leur Sœur, ils les
emmenerent avec eux à la Campagne, où le ma-
riage fut consommé, & d'où cet heureux cou-
ple partit pour se rendre à Paris, apres avoir tous
concerté d'assez méchantes raisons pour excuser
ce qu'ils avoient fait. Cleandre fut à peine arrivé
à Paris avec sa Femme, qu'Argimon ayant sçu
son retour, fut aussi-tost chez luy pour le felici-
ter sur son mariage. Il le trouva avec sa Fem-
me, & leur fit son compliment avec beaucoup
de témoignages d'amitié. Ils luy répondirent
de mesme, & Cleandre dit à sa Femme, que
c'estoit Argimon le meilleur de ses Amis. Ari-
stée rougit au nom d'Argimon; & le regar-
dant encor plus attentivement qu'elle n'avoit
fait, sa rougeur augmenta. Elle fut remarquée
par Cleandre qui ne sçeut à quoy l'attribuer.

Argi-

Argimon n'en fit pas de même, & sa vanité fit croire qu'elle estoit amoureuse de luy. Quelques momens apres, il arriva que par hazard Cleandre dit le nom de la Famille de sa Femme, & Argimon ayant rougy à son tour, Cleandre se vit dans un embarras beaucoup plus grand que le premier, & dont il ne seroit pas si-tost sorti, si Argimon ne luy eut parlé le premier, Madame luy dit-il en luy montrant, Aristée, n'est point la belle Olimpe dont vous avez emporté le Portrait, & que vous estiez allé épouser; c'est celle dont je vous avois parlé, & qui devoit estre ma Femme. Je n'avois point voulu savoir son nom pour les raisons que je vous ay dites; mais estant sur le point de partir pour aller terminer ce mariage, je le demanday hier. & je vous trouve aujourd'huy marié à la même Personne que je devois aller épouser demain. Aristée dit qu'il estoit vray, & que c'estoit pourquoy le nom d'Argimon l'avoit fait rougir, & elle dit à cet Amy de son Mary qu'il ne devoit point se plaindre de son procedé, & que l'amour qu'elle avoit eu pour luy, avoit esté cause qu'elle luy avoit caché qu'elle estoit promise à un autre. Cleandre jura qu'il n'en avoit rien sçeu, & raconta son aventure de la maniere qu'elle s'estoit passée. Argimon le crût, & se ressouvenant du Portrait d'Olimpe, dont les charmes l'avoient surpris, il le demanda à son Amy, & luy dit que puis qu'il avoit épousé sa Maistresse, il vouloit épouser la sienne. Cleandre en fut ravy, & il estoit sur le point de luy en témoigner.

joigner sa joye , lors que Lisante entra chez
 Il luy dit d'abord qu'il estoit fort surpris d'a-
 voir appris son retour , sans avoir receu de nou-
 velles de luy ny de sa Sœur depuis son départe-
 ment il demanda à voir sa Femme. On luy mon-
 tra Aristée ; Il s'écria que ce n'estoit point sa
 femme. Cleandre luy dit que s'il vouloit Argi-
 mon pour Beaufrere , il estoit prest de l'épouser.
 Lisante fut encor plus surpris qu'auparavant , &
 qu'il ne comprenoit rien à tout ce discours.
 Argimon l'éclaircit de tout ce qui s'estoit passé ,
 ce fit grand plaisir à Cleandre qui se trouvoit
 sans un grand embarras. Lisante s'emporta d'a-
 bord ; mais considérant enfin qu'il n'y avoit
 plus de remede , & que la chose estoit faite , il ac-
 cepta de bonne grace Argimon pour Beaufrere ;
 & ce nouvel Amant d'Olimpe partit quelques
 jours apres pour l'aller épouser. Il ne trouva pas
 l'Original moins beau que la copie , & fut fort
 satisfait de l'échange que le hazard luy avoit fait
 faire.

Pour changer de matiere ainsi que ces Mes-
 sieurs on fait de Maistresses , je vous diray que
 nous avons icy depuis peu pour Ambassadeur
 d'Angleterre. Monsieur le Comte de Sunderland.
 Il a de l'esprit infiniment , il aime les belles Let-
 tres ; & quoy qu'il soit encor fort jeune , il a de
 grandes connoissances des affaires , & l'on peut
 dire que l'on n'a encor guere veu de Catons de
 son âge.

La Pulcherie de Monsieur de Corneille l'aîné,
 dont je vous ay déjà parlé , a esté représentée
 Tome I V. D sur

sur le Theatre du Marais ; & tous les obstacles qui empeschent les Pieces de reüssir dans un Quartier si éloigné , n'ont pas esté assez puissans pour nuire à cet Ouvrage que l'on ne peut mieux louer qu'en nommant son Autheur , à qui les Gens qui luy portent le plus d'envie , doivent la reputation qu'ils ont eüe par leurs Ouvrages , puis qu'ils ne les auroient peut-estre jamais faits, si Monsieur de Corneille n'avoit point travaillé pour le Theatre. Le Theodat de Monsieur de Corneille le jeune a esté joué à l'Hotel de Bourgogne dans le mesme temps que la Pulcherie. Cet Ouvrage auroit eu un tres-grand succez , si la Fortune avoit esté un effet du merite ; mais comme ce ne sont plus les Ouvrages qui cabalent , il ne faut pas s'etonner si cette Piece , qui a eu l'approbation des melleurs connoisseurs , n'a pas esté aussi suivie que les autres du mesme Autheur. Je voudrois bien ne vous parler que de divertissemens ; mais il faut, puis que vous voulez tout sçavoir , que je reprenne le Chapitre de la Guerre ; & Monsieur Ricou's Premier Aide de Camp de Monsieur le Duc , auroit lieu de se plaindre de moy , si je ne vous parlois de luy , puis qu'il a brûlé le Pont de Strasbourg par le milieu , malgré les Forts qui estoient aux deux bouts , & vingt-cinq mille Hommes portant les armes qui gardoient la Place. Cette action est si hardie , qu'il suffit de la dire nuëment pour la faire admitter ; & c'est pourquoy je passe à la défaite des Ennemis, proche d'Aineyden. Monsieur le Comte de Sault

Il qui commandoit ce Détachement a eue la gloire de cette action que sa bonne conduite n'a pas moins fait réussir que sa valeur. Il est dans cette occasion que Monsieur le Marquis de Castelnau a esté blessé à mort , après estre battu long-temps seul contre un gros ennemis , & en avoit blessé & tué plusieurs. Le Roy que Sa Majesté prenne elle-mesme le soin de toutes les affaires de l'Etat , Elle ne laisse pas de donner quelques momens à des choses dignes de la curiosité d'un esprit aussi grand que le sien , & qui ne veut rien ignorer ; c'est pourquoy ayant sçeu que le Sieur Denis avoit fait de nouvelles découvertes sur l'Aimant & sur la pesanteur de l'Air , elle en fit faire devant elle plusieurs experiences qu'elle admira , & qui attirerent beaucoup de louanges au Sieur Denis. La Nouvelle du Siege de Charleroy estant venue à Sa Majesté, elle fit aussi-tost partir Monsieur le Marquis de Louvoy , dont la vigilance vous est connue , & partit quelques jours apres ; mais elle apprit en chemin la Levée du Siege de cette Place , & que Monsieur de Montal qui par son ordre s'estoit déjà jetté dans Tongres , venoit encor de traverser toute l'Armée ennemie, pour se jeter dans Charleroy. Messieurs de Francieu , Desbonnais , Boutancour , du Bois, de Mezieres , d'André , de Lorge , des Champs, d'Alinville , S. Silvestre , de S. Cla , d'Arcy, Labadie , Vignart , de Treiil , Levignay , Magny , Lapair , Lempereur & de la Terrade , ont tous donné des marques d'une grande

D 2

valeur,

valeur , soit en se jettant dans la Place avec Monsieur de Montal , soit en la defendant & en repoussant les Ennemis par des Sorties : On peut dire qu'on leur doit le secours de la Place , car il ne s'est pas agy du nombre en cette occasion, mais de la grandeur du courage. Je vous envoie des Vers que l'on a faits sur la Levée de ce Siege. Ils ont esté icy fort estimez, & je croy qu'il ne leur manquera rien , s'ils ont le bonheur de vous plaire,

LET-

L E T T R E

N V E R S L I B R E S,

Sur le Siege de Charleroy.

*Ers la fin du mois de Decembre,
Dorilas vint un jour chez moy :
Dieux ! s'écria-t-il , en entrant dans ma
Chambre,
Suis saisi de dépit & d'effroy ;
Ennemis ont marché vers la Sambre ,
Et vont entrer dans Charleroy !*

*Après ce mot . . . Ma foy , je ne sçaurois vous
dire ,*

S'il continua d'en conter , .

Car je fis un éclat de rire

Qui m'empescha de l'écouter.

Luy, d'un air sérieux qui montre qu'il s'irrite :

Vostre rire est plus fou que ce qui vous l'excite .

Me dit-il, achevez, de bien rire, achevez :

Mais de ma crainte enfin que vous des'aprouvez ,

La cause est-elle si petite ,

*Qu'on ne doive l'avoir qu'au point que vous l'a-
vez ?*

*Eh ! non , non , Charleroy , dis je , est un fort bon
giste ;*

*Mais qu'ils entrent dedans , je croy que vous ré-
vez ,*

D 3

Car

Car nos chers Holandois sont , comme vous sçavez ,

Trop gras & trop pesans , pour avancer si viste.

Où , jort-bien , reprit-il, ils sont gras & pesans,

Mais par quelle valeur si grande ,

Le petit nombre de trois cens

Peut-il se defendre un dedans

Contre l'Armee entiere de Hollande?

A laquelle on a joint ce secours si fameux

De nostre Amy le plus sincere ,

De l'Espagnol , qui , pour le faire ,

S'épuise , épie , & court depuis un an, ou deux?

L'état où je vous voy , passe la raillerie ,

Luy dis-je : Cependant pour vous mettre en repos ,

Ecoutez-moy , je vous en prie ,

L'y voyant disposé , je luy tins ce propos.

Ne rougissez-vous pas d'avoir eu l'ame atteinte

Des honteux mouvemens d'une si lâche crainte?

D'avoir osé penser qu'on pût trouver un Bras

Qui portât la Victoire où la France n'est pas ,

Et qu'on pût surmonter la valeur sans seconde

D'un Peuple dont le Roy doit vaincre tout le Monde?

A ces bas sentimens laissez-vous moins toucher ,

Où prenant tout au moins le soin de mieux cacher

Les effets criminels d'une crainte importune ,

Abandonnez la France à sa bonne fortune.

Le Ciel , de son Monarque , en tous lieux est l'appuy :

Tout est miraculeux , quand il agit pour luy ,

Il s

croiroit faire peu, si dans les moindres causes
 e passoit pour luy l'ordre commun des choses.
 moindres interets luy sont si précieux,
 il a rendu sa Cour fertile en demy-Dieux,
 ne les confier qu'à d'illustres Personnes,
 à des Bras conquerans qui gagnent des Cour-
 ronnes,

qui font que Louïs a le droit d'enseigner
 il regne sur des Cœurs capables de regner.
 onde, qui vaut luy seul plus qu'une Armée en-
 tiere,

Un bonheur si certain est la preuve bien claire.
 Est-il au Monde un Roy dont le nom soit plus
 grand,

Dont l'esprit soit plus beau, plus doux, plus bien-
 faisant?

Et parmy ce qu'on voit de glorieux Monarques,
 En peut-on distinguer par de plus nobles mar-
 ques?

Ainsi mille Vaillans que je ne nomme pas,
 Qui bravent en un jour cent sortes de trépas,
 Et pour qui le Rhin n'est ny profond ny rapide,
 Quand ils doivent courir où la Gloire les guide;
 C'est par eux Dorilas, c'est par leurs grands ex-
 ploits,

Qu'en ce Siccle tout tremble au seul nom de Fran-
 çois.

Est-il Ville, ny Fort, qui s'en puisse desendre?
 Qui nous ose donner la peine de la prendre,
 Et qui par ce nom seul n'ait vu let cœurs glacez,
 Ses Rampars écroulez, & ses Murs renversez,
 Cependant vous osez porter ce nom illustre

Dont chaque instant augmente & la gloire & la
luzière,

*Vous avez vu le jour dans le mesme Climat
Où les Astres plus purs roulent sur tout l'Etat,
Et repandent sur nous cette heureuse influence
Qui par tout l'Univers fait réverer la France,
Vous vous nommez François, & vous pouvez
trembler,*

*Quand deux foibles Partis songent à s'assembler?
Ah! j'atteste le Ciel, & cet heureux Genie,
Dont je vois chaque jour la puissance infinie
Du grand Roy des François seconder les projets,
Et tourner la Victoire où sont ses intérêts,
Que je vous apprendray bien-tost à vostre honte,
A craindre que jamais la Hollande nous domte;
Et s'il faut que vostre ame ait cet indigne effroy
Depenser que Montal luy donne Charleroy.*

*L'ame de courroux animée,
J'allois poursuivre encor d'un ton plus furieux,
Lors qu'une Dame entra, que sans peine mes yeux
Connurent pour la Renommée:
Du jeu, vif, du sen, je suis bien ennuyée,
Laissez-moy me chauffer, dit-elle, avec vous deux.
Il fait un froid insupportable,*

*Et sur tout devant Charleroy:
Hier encor l'assemblée y paroissoit passable,
Mais pour y demeurer, il faudroit par ma soy
Avoir la peau plus dure que le Diable;*

*Montal l'a de mesme je croy,
Car pendant que chacun court se chauffer chez
soy,*

Pour luy seul la place est tenable.

Com-

ment, dis-je en riant, que veut dire cela?
 quoy les Holandois, ces testes si subtiles,
 ces vaillans Repreneurs de Villes,
 n'ont pas encor pris celle-là?
 celle-là, dit-elle, ô soupçons ridicules!
 leurs talons ont pris de douloureuses mules.
 ce seul mot on devoit vous punir.
 vaincroient en Hyver? Vous me la baillez belle!
 x qui craignent le froid à tel point; reprit-elle,
 pendant l'Esté mesme, en nous voyant venir,
 furent si glacez de la seule nouvelle,
 Qu'ils ne sçavoient que de venir.
 imment à Charleroy pourroient ils soutenir
 s dangereux effets d'une bise mortelle,
 Contre les rigueurs de laquelle,
 es Tourbes de Namur, & le Bois de Bruxelles,
 N'a pû les résoudre à tenir?
 Mais pour vous porter à me croire,
 Ecoutez, en deux mots vous en sçauvez l'Histoire:
 Dès que Montal à Tongre eût appris que Marlin
 De luy rendre visite avoit fait le dessein;
 A qu'y diable, dit il, est ce qu'il se dispose?
 Au temps qu'il fait, on devoit l'avertir
 Qu'il est dangereux de sortir:
 Mais il veut s'enrûmer, & puis que j'en suis cause,
 Je ne dois songer qu'à partir,
 Pour l'aller recevoir, & le bien divertir;
 Car puis que pour me voir, ainsi qu'il le suppose.
 Mon Ancien Camarade à tout de froid s'expose.
 Comme bon sang ne peut mentir,
 Je doi le régaler au moins de quelque chose.

*Il part, il vole, & par sa diligence,
Du plus affreux passage il vient sans peine à bout.
Et pour s'y voir à temps, sa noble impatience
Le fait marcher sur le ventre de tout.*

*Dès qu'il est arrivé, son étude s'applique
À préparer, pour chasser le chagrin,
Un fort grand Concert de musique,
Avec des Instrumens d'airin;
Et comme le froid estoit rude,
Pour en faire écouter plus à l'aise le jeu,
Son obligeante inquiétude
Promit aux Visiteurs de leur faire grand sou-*

*Quoy qu'à son de nos Serenades
Ils dussent estre accoustumez,
(Car ils ont eu souvent de pareilles aubades)
Espagnols, Holandois, tous surent alarmez,
Tous prirent le dessein de quitter la Partie;
Et leur oreille au Bal fut si mal assortie,
Qu'à peine on avoit eu le temps de commencer,
Qu'ils témoignèrent tous ne sçavoir rien dans-
ser,
Sinon le Branle de sortie.*

*Ils le dansent en verité,
Avecque leur air ordinaire;
Mais cela ne m'étonne guere,
Car ils l'ont devant nous tant de fois répété.
Que pour Grossiers qu'ils puissent estre,
L'un & l'autre Pays le doit sçavoir en Maître.*

Mais

*Mais c
On gage
des genere
Pour les A
Et les auro
Car pour le
Le rime &
En tombé
Et la pe*

*Acc pro
Les M
Entenneren
Et d'un
La Basse r
Aors tous
Dans le
Et quoy qu
Ils temo
Que le s
Estoit un b
Encor qu'i*

*Ainsi, l
Envinci
Et sans
Du soin qu
Mais con
Je veux tou
Lors que
Après le
C'en a*

lais comme à servir des Ingrats
 agne leur courroux pour tout prix de sa peine,
 genereux Danseurs conceurent de la haine
 les Musiciens qui leur marquoient leurs pas :
 s'auroient blessez s'ils avoient eu des Flèches;
 pour leurs malheureux Mousquets,
 même & la rouspie en rompoient les effets,
 En tombant sur le feu des mèches,
 Et la poudre des bassinets.

A ce procédé punissable,
 Les Musiciens irrités,
 tonnerent d'abord un air plus effroyable.
 Et d'une fughe épouvantable
 Basse repéta cent tons précipitez.
 lors tous en desordre ils s'assurent d'un giste.
 Dans les Bois & dans les Valons;
 Et quoy que gros, pesans, & gueres longs,
 Ils témoignèrent par leur fuite,
 Que le son de nos Violons
 Estoit un beau secret pour les faire aller vistes,
 Encor qu'ils eussent tous les mules aux talons.

Ainsi, tous quitterent la Place
 En incivils, sans voir Montal,
 Et sans luy rendre aucune grace
 Du soin qu'il avoit pris pour ce fameux régal.
 Mais comme je suis peu secrette,
 Je veux tout dire, & ne rien negliger.
 Lors que cette Race indiscrete
 A pris le soin de deloger,
 Ce n'a pas esté sans Trompette :

*Ils en ont dont sans doute ils doivent faire cas,
 Leur industrie est en cela parfaite,
 Et nous met auprès d'eux trente degrez plus bas,
 Car ils savent sonner certain air de retraite
 Qui charme à tous momens, & sauve leurs Sol-*

dats,
Et qu'en France l'on ne sçait pas,

L'Espagne par bonheur chez soy n'a point d'A-
chile,

*C'est un País prudent qui n'en a pas produit,
 Parce que pour nos Gens c'est un coup fort facile
 D'emporter le talon d'un Héras qui s'ensuit.*

Louvignies, dit-on, peut fort bien nous l'ap-
prendre;

*Mais, par ma soy, si la chose est ainsi
 Que l'on veut nous la faire entendre,
 Son Cheval est donc mors aussi,*

*Car je le vis quand il reçut l'entorce
 D'un coup pour son talon fatal,*

*Il les tenoit tous deux appuyez avec force
 Contre les flans de son Cheval.*

Adieu, Messieurs, poursuivit-elle.

Vous ne serez pas si-tost régalez

Du détail de cette nouvelle;

Mais j'ay peine à la croire telle,

Sans que pour la rendre si belle,

Duras & Montauban s'en soient un peu meslez,

Je vais d'une vitesse à nulle autre seconde

En informer tous les Estats,

Parler du Grand Louis sur la Terre & sur l'Onde,
Et

*Et aïssoser tout le Monde
A se soumettre à son bras.
A cette dernière parole
La belle Courrière s'envole;
Et je gronday tant Derilas,
Qu'enfin je le rendis, par cent justes reproches,
Plus penant qu'un Fondeur de Cloches.*

Quoy que l'entreprise des Ennemis n'eut pas réüssy devant Charleroy Monsieur le Duc de Luxembourg resolut de se vanger de leur mérité , ce qu'il fit quelques temps apres par la prise de Bodengrave. La neige & le dégel n'empescherent pas ce grand Capitaine d'executer son dessein ; & apres avoir fait un discours à ses Troupes qui auroit inspiré du courage aux plus timides , il fit des choses héroïques , auxquelles Monsieur le Comte de Sault eut bonne part. Il ne faut pas s'en étonner , puis qu'on n'a rien entrepris depuis que la guerre est declarée , sans qu'il en ait partagé la gloire. Je ne puis vous dire par ordre les noms de tous ceux qui se sont signalez en cette occasion. Voicy ceux d'une partie. Monsieur le Marquis de Mouchy a donné dans toutes les attaques des marques d'une intrépidité extraordinaire , Monsieur le Marquis de Cœuvres a pensé perir dans les glaces , Monsieur le Marquis de Souches a emporté un Drapeau , & Messieurs les Marquis de la Mailleye , de Boufflers & de Moussy , se sont signalez des premiers , aussi bien que Messieurs de

D 7

de Gassion & du Percy ; & Monsieur le Marquis de la Fraizeliere , Lieutenant de l'Artillerie , dont je vous ay souvent parlé , ayant fait un Pont d'une invention admirable & nouvelle , toute l'Armée passa dessus. Apres vous avoir parlé de la valeur de la plupart de nos Braves , il est juste de vous entretenir du meinte des Illustres d'une autre profession , & de vous parler des biens-faits dont le Roy a depuis peu honoré quelques-uns. Il a donné à Monsieur Amelot , l'Archevesché de Tours ; à Monsieur Benard de Rezé , Conseiller au Parlement, l'Evesché de Lavaur ; à Monsieur l'Abbé de Barades , celui de Varbes ; & à Monsieur l'Abbé de Fromentieres , celui d'Aire. Ce dernier vous estant connu plus particulièrement que les autres , vous sçavez qu'il y a long-temps qu'il meritoit une Mitre , & que le Peuple & la Cour luy en souhaitoient une. Sa Majesté a aussi donné au Fils de Monsieur le Duc de Neubourg l'Abbaye de Fécamp. Il est peu de Monarques au monde qui ayent dequoy faire de pareils Presens aux Fils de Souverains, & aux Roys mesmes.

Messieurs Galoy , Flechir & Racine , ont esté reçus à l'Academie Françoisé où Monsieur Colbert s'est rendu pour entendre leurs Harangues. Elles luy plurent beaucoup , & toute la Compagnie en fut charmée. Madame de Meneville a donné le Bal à Monsieur & à Madame. Vous connoissez sa magnificence & c'est assez vous dire.

J'au-

j'aurois long-temps à vous entretenir , s'il
 étoit que je vous rendisse un compte exact des
 temens qu'on a faits du Mithridate de Mon-
 sieur Racine. Il a plu comme font tous les Ou-
 vrages de cet Illustre Auteur ; & quoy qu'il ne
 soit quasi servy que des noms de Mithridate,
 ceux des Princes ses Fils & de celuy de Moni-
 me ; il ne luy est pas moins permis de changer la
 vérité des Histoires ancienne pour faire un Ou-
 vrage agreable , qu'il luy a esté d'habiller à la
 mode nos Amans & nos Amantes. Il a adoucy
 la grande férocité de Mithridate qui avoit fait
 périr Monime sa Femme , dont les Anciens
 nous vantent & la grande beauté & la grande
 vertu ; & quoy que ce Prince fut barbare ; il l'a
 rendu en mourant un des meilleurs Princes du
 monde : Il se dépouille en faveur d'un de ses En-
 fans de l'amour & de la vengeance , qui sont les
 deux plus violentes passions où les Hommes so-
 nt sujets ; & ce grand Roy meurt avec tant de
 respect pour les Dieux, qu'on pourroit le donner
 pour exemple à nos Princes les plus Chrestien-
 ns. Ainsi Monsieur Racine a atteint le but que
 doivent se proposer tous ceux qui font de ces
 sortes d'Ouvrages , & les principales regles
 estant de plaire , d'instruire , & de toucher , on
 ne sçauroit donner trop de loüanges à cet Il-
 lustre Auteur puis que sa Tragedie a plu,
 qu'elle est de bon exemple , & qu'elle a touché
 les cœurs.

Quelques affaires m'ayant empesché de re-
 tourner si-tost que je souhaitois dans la Ruelle,
 où

où j'avois appris l'Histoire de Leonidas ; je fus à peine delivré de l'embarras qu'elles me donnoient que j'y retournay ; & je n'y fus pas plutôt entré , que j'entendis ce que vous allez apprendre , qui n'estoit qu'une suite de la conversation commencée avant que je fusse arrivée. Ah ne me parlez point , dit une Femme en s'adressant au reste de la Compagnie , du Second & Troisième Tome du Mercure Galant ; Ils sont à ce qu'on dit , trop remplis de Guerre & de Nouvellistes , & je n'ay pas seulement voulu les lire. Je croyois qu'on y verroit autant d'Histoires que dans le Premier , & j'en aurois esté ravie ; car je vous avoué que celles du Colier de Perles, de Bas Vers & des Miroirs m'ont extrêmement divertie , & que je n'en ay point encor vu de remplies d'incidens si plaisans & si nouveaux. Vous avez raison , Madame , luy répartit froidement une autre , de dire ce que vous aimez ; mais quoy que les Histoires soient de vostre goût , & que dans le Second & Troisième Volume , il n'y en ait pas tant que dans le Premier , il faut voir si l'Auteur a fait une faute , & si dans ces deux derniers Volumes , il a pû & dû en mettre davantage qu'il n'a fait. Ce n'est pas ma pensée , poursuivit-elle , & en voicy la raison. Il a promis dans son Premier Volume de parler de tout ce qui se passeroit ; & comme dans les deux suivans il a esté obligé de mettre toute la Campagne du Roy , & que ce Prince a plus pris de Villes en trois mois , qu'on n'en prenoit autrefois pendant le cours de

vingt-cinq années , l'Authéur pour suivre-
 dre qu'il s'estoit prescrit , ne pouvoit
 mpescher de parler de Guerre en beaucoup
 ndroits ; & quoy qu'il n'ait dit qu'un
 t de la prise de chaque Ville , cette matiere
 u Galante n'a pas laissé de tenir beaucoup
 place dans ces deux Volumes. Il a fait plus ,
 pour ne pas ennuyer il a crû devoir faire ra-
 nter beaucoup de choses par des Nouvell-
 es , afin que par leurs manieres de les debiter ,
 leurs contestations , le recit des actions les
 us serieuses & les plus sanglantes pût donner
 a divertissement ; & pour plaire aux Cu-
 reux , il est entré dans le détail des actions de
 tous les Braves , & en a dit des particularitez
 dont aucune Gazette n'a parlé , de sorte que
 on peut dire que dans les Volumes où il a
 parlé de la derniere Campagne , il a obligé tou-
 tes les plus Illustres Familles de France , & que
 ces Livres doivent estre un jour beaucoup re-
 chercher , puis qu'il n'est parle dans aucun au-
 tre du détail des actions particulieres , & ces
 deux Volumes contiennent tant de choses cu-
 rieuses , que ceux qui les liront ne pourront
 manquer d'y trouver dequoy leur plaire , puis
 que bien que chacun soit d'un goust diferent
 chacun ne doit pas laisser de trouver son
 compte dans un Livre general ; & que les uns
 cherchent ce qui ne plaist pas aux autres. Si
 les Ruelles veulent des Histoires , on trouve
 des Melancoliques qui les traitent de bagatel-
 les ; mais comme le nombre de ces derniers

est moins grand , l'Autheur en mettra un coup dans les Volumes qu'il donnera devant au Public, & reduira en peu de lignes toutes les autres Nouvelles. L'Autheur fera bien, reprit la premiere qui avoit parlé , de mettre à l'avenir beaucoup d'Histoires dans les Tomes du Mercure qu'il donnera au Public : Les Femmes en veulent ; & comme ce sont elles qui sont réussir les Ouvrages , ceux qui ne trouveront point le secret de leur plaire , ne réussiront jamais. Toute la Compagnie en demeura d'accord , & se preparoit à parler d'autre chose , lors qu'un Homme qui avoit accoustumé de venir dans cette Ruelle , parla de la mort de Moliere dont on s'estoit déjà entretenu quelques jours auparavant. Il estoit Illustre de plusieurs manieres , & sa reputation peut égaler celle du fameux Rocius ce grand Comedien si renommé dans l'Antiquité , & qui merita du Prince des Orateurs cette belle Harangue qu'il recira dans le Senat pour ses interets. Le regret que le plus grand des Roys a fait paroistre de sa mort, est une marque incontestable de son merite. Il avoit trouvé l'art de faire voir les défauts de tout le monde , sans qu'on s'en put offenser , & les peignoit au naturel dans les Comedies qu'il composoit encor avec plus de succes qu'il ne les recitoit , quoy qu'il excelât dans l'un & dans l'autre. C'est luy qui a remis le Comique dans son premier éclat ; & depuis Terence personne n'avoit pû legitimement pretendre à cet avantage. Il a le premier inventé la maniere de

mele des Scenes de Musique & des Balets
les Comedies, & il avoit trouvé par là un
secretaire de plaisir, qui avoit esté jusqu'a-
nconnu, & qui a donné lieu en France à ces
Opéra, qui sont aujourd'huy tant de
& dont la magnificence des Spectacles
pesche pas qu'on ne le regrette tous les
s. J'eus à peine achevé de parler du merite de
l'Auteur, qu'une Personne de la Compagnie
quelques Pieces de Vers qui regardoient cet
tre Defunt. Plusieurs en lûrent haut, & les
esbas. Voicy ce qui fut entendu de toute la
mpagnie.

PIE-

PIECES EN VERS,

SUR LA

MORT DE MOLIERE.

S*I dans son Art c'est estre un Ouvrier parfait,
Que sçavoir trait pour trait
Imiter la Nature,
Moliere doit passer pour tel;
Michel-Ange, le Brun, & toute la Peinture,
Comme luy n'ont sçeu faire un Mort au na-
turel.*

A U T R E.

C*Y git un grand Acteur que l'on dit estre
mort ;
Je ne sçay s'il l'est, ou s'il dort.
Sa Maladie Imaginaire
Ne sçavroit l'avoir fait mourir,
C'est un tour qu'il fait à plaisir,
Car il aimoit à contrefaire.
Quoy qu'il en soit cy git Moliere ;
Comme il estoit Comedien,
S'il fait le Mort, il le fait bien.*

A U.

A U T R E.

git le Terence François,
 Qui mérita pendant sa vie,
 Livrer malgré l'Envie,
 Plus sage de tous les Rois :
 Pousse l'Esprit Comique,
 Jusques au dernier de ses jours ;
 Mort en arrêtant le cours,
 Finy par le Tragique.

A U T R E.

Y git qui parut sur la Scène
 Le Singe de la Vie humaine,
 Qui n'aura jamais son égal,
 Qui voulant de la Mort, ainsi que de la Vie,
 Être l'Imitateur dans une Comédie,
 Pour trop bien réussir, y réussit fort mal ;
 Car la Mort en étant ravie,
 Trouva si belle la Copie,
 Qu'elle en fit un Original.

A U T R E.

CY git sous cette froide Biere,
 Le fameux Comique Moliere,
 Je ne sçay pas bien s'il y dort ;
 Celui qui sçeut tout contrefaire,
 Y pourroit bien encor contrefaire le Mort.

A U.

A U T R E.

Celui qui git dans ce Tombeau,
 Passant, c'est le fameux Moliere,
 De qui l'esprit estoit si beau,
 Que rien ne faisoit peine à sa vive lumiere.
 Regrete ! on trepas si richement les Vers,
 Car il charmoit les sens sur tous Sujets divers;
 Mais la cruelle Parque, en nous faisant naitre,
 S'accordant avecque la Mort,
 La laisse dans la Sepulture,
 Où ces Acteurs faisoient le Mort.

A U T R E.

Sous ce Tombeau gissent Plante & Terence,
 Et cependant le seul Moliere y git,
 Leurs trois talens ne formoient qu'un esprit
 Dont le bel Art divertissoit la France :
 Ils sont partis, & j'ay peu d'esperance
 De les revoir malgré tous nos efforts.
 Pour un long-temps, selon toute apparence,
 Terence, Plaute & Moliere sont mort.

A U T R E.

C'est donc là le pauvre Moliere
 Qu'on porte dans le Cimetiere,
 En le voyant passer, dirent quelques Voisins.
 Non, non ; dit un Apoticaire,
 Ce n'est qu'un Mort imaginaire,
 Qui seraisille des Medecins.

A U T R E.

*ton voulant donner aux Gens de l'autre vie,
 le plaisir de la Comedie,
 et pour faire un choix long-temps delibéré,
 trouva rien plus à leur gre,
 le Malade Imaginaire;
 et comme par malheur il manquoit un Acteur,
 l'un d'entr'eux dit tout haut, qu'on ne pouvoit
 mieux faire,
 d'envoyer querir l'Auteur.*

A U T R E.

*MOLIERE à chacun a fait voir
 L'inutilité du Sçavoir
 de ceux qui font la Medecine;
 pour accomplir son dessein,
 et nous mieux prouver sa doctrine,
 meurt dès qu'il est Medecin.*

Ces Vers donnerent occasion de parler de la Medecine; Quelques uns se declarerent contre, & plusieurs prirent son party. Un de ceux qui se defendit avec le plus de chaleur, tint ce discours en parlant de Moliere. S'il avoit eu le temps d'estre malade, il ne seroit pas mort sans Medecin: Il n'estoit pas convaincu luy-mesme de tout ce qu'il disoit contre les Medecins, & pour en avoir fait rire ses Auditeurs, il ne les a pas persuadez. Je demeure d'accord avec luy
 que

que la plus grande partie de la Medecine consiste dans l'Ordonnance des Lavemens, Saignées, Purgations; mais il faut les sçavoir ordonner à propos, & sçavoir selon les Maladies qu'on a à guerir, ce qu'il faut mettre dans le premier & le dernier de ces Remedes. On en peut faire de cent manieres differentes; mais pour ce la il faut connoistre les Simples, & sçavoir leurs vertus. Non, non, le monde ne peut croire ce que cet Auteur a dit des Medecins. Il est constant qu'il y a des Remedes, les Bestes en trouvent & se guérissent elles-mêmes: Hé pourquoy, puis que les Hommes ont bien connu les Herbes qui empoisonnent, ne connoistroient-ils pas celles qui ont la vertu de les guerir? Rien n'est si commun que les salutaires effets des Ordonnances des Medecins. On connoist ceux des Medecins & des Lavemens, par la bile & par les impuretez qu'elles font évacuer. On sçait combien la Saignée est necessaire à un Malade quand il est oppressé; & Moliere, ce même Moliere, pendant une oppression, s'est fait saigner jusques à quatre fois pour un jour. Plusieurs eurent de la peine à le croire, & chacun ne s'accordant pas sur le chapitre de la Medecine, on parla des Ouvrages du Defunt, qu'un Defenseur de la Medecine voulut traiter de bagatelles. Je sçay bien, repartit un autre qui n'estoit pas de son sentiment, que Moliere a mis des bagatelles au Theatre; mais elles sont tournées d'une maniere si agreable, elles sont placées avec tant d'art, & sont si naturellement dépeintes, qu'on ne

doit

point s'étonner des applaudissemens qu'on donne. Pour meriter le nom de Peintre fait, il n'est pas nécessaire de peindre tous de grands Palais, & de n'employer son pinceau qu'aux Portraits des Monarques : Une main bien touchée est quelquefois plus estimée de la main d'un habile Homme, qu'un bloc de marbre de celle d'un ignorant ; & le portrait d'un Roy, qui n'est recommandable par le nom de la Personne qu'il représente, est moins admiré que celui d'un Païsan, lors qu'il n'y manque rien de tout ce qui le peut faire regarder comme un bel Ouvrage. La conversation alloit s'échauffer, lors qu'on vint à la Maistresse du Logis, que Cleante estoit avec elle, & qu'elle pouvoit passer dans la Salle avec toute la Compagnie. Comme chacun se voyoit sans sçavoir pourquoy on changeoit de lieu : Il faut, dit la Maistresse du Logis, en attendant tout le monde, que je vous avertisse d'une chose qui vous surprendra fort. Cleante m'estant venu voir le lendemain que Moliere mourut, nous témoignâmes le regret que nous avions de sa perte. Il me dit qu'il avoit envie de faire son Oraison Funebre ; je me moquay de luy. Il me dit qu'il la feroit, & qu'il la réciteroit mesme devant ceux que je voudrois. J'en demeuray d'accord, & luy dis que j'avois fait faire une Chaise, parce que Moliere devoit venir jouer le Malade Imaginaire chez moy, & qu'elle luy serviroit. Il m'a tenu parole, &

nous allons voir s'il s'acquitera bien de ce que m'a promis. Comme Cleante estoit un Homme fort enjoué, & qui divertissoit fort les compagnons où il estoit, ils passerent tous avec empressement dans la Salle où on les attendoit : Elle estoit toute rendue de Deuil, & remplie d'Ecussions aux Armes du Defunt. Cleante n'eust pas plutôt appris que toute la Compagnie avoit pris place, qu'ayant pris une Robe noire, il monta en Chaise avec un serieux qui fit rire toute l'Assemblée. Il commença de la sorte.

O R A I S O N

F U N E B R E

D E M O L I E R È.

MA Femme est morte, je la pleure ; si elle vivoit, nous nous querellerions ; A été première de l'Amour Medecin, de l'Auteur dont nous pleurons aujourd'hui la perte. Quoy qu'il semble que ces paroles ne conviennent pas au sujet qui m'a fait monter dans cette Chaise, il faut pourtant qu'elles y servent, je sçauray les y accommoder, & je suivray en cela l'exemple de bien d'autres. Repetons-les donc encor une fois ces paroles, pour les appliquer au sujet que nous traitons. *Ma Femme est morte, je la pleure ; si elle vivoit, nous nous querellerions.*

Moliere

iere est mort , plusieurs le pleurent , & s'il
 oit , ils luy porteroient envie. Il est mort ce
 ad Reformateur de tout le Genre humain ; ce
 ntre des Mœurs , cet Introducteur des Plai-
 , des Ris & des Jeux , ce Frondeur des Vices ,
 redoutable Fleau de tous les Turlupins ; &
 ur tout renfermer en un seul mot , ce Mome
 la Terre qui en a si souvent diverty les Dieux.
 ne puis songer à ce trépas , sans faire écla-
 mes sanglots. Je voy bien toutefois que
 vous attendez autre chose de moy que des sou-
 rs & des larmes ; mais le moyen de s'empê-
 her d'en répandre un torrent ! Que dis-je
 n torrent ! Ce n'est pas assez. Il en faut verser
 n Fleuve. Que dis-je un Fleuve ! Ce seroit
 rop peu ; & nos larmes devroient produire une
 tre Mer. Non , Messieurs ; il n'est pas besoin
 du secours de l'art , pour vous faire voir ce que
 vous perdez ; la douleur est plus éloquente ,
 plus éloquente , plus éloquente enfin... plus
 éloquente... Vous entendez bien ce que cela
 veut dire, & cela suffit. Il faut passer à la Division
 des Parties de cet Eloge , dont le pauvre Defunt
 ne me remerciera pas ; mais avant d'entrer dans
 cette Division , faisons une pose utile à nos san-
 tez, touffons, crachons, & nous mouchons har-
 monieusement. Il faut quelquefois reprendre
 haleine, c'est ce qui nous fait vivre.

La Musique a , dit on , quatre Parties ; mon
 Discours n'en aura pas moins. Moliere Auteur,
 & Moliere Acteur en feront tout le sujet.
 Ce ne sont que deux Points, me direz-vous :

Vous avez raison ; mais on en peut facilement faire quatre , & voicy comment. Moliere Acteur , fera deux Points ; c'est à dire que je parleray dans le premier de la beauté de ses Ouvrages , & dans le second des bons effets qu'ils ont produits , en corrigeant tous les Impertinens du Royaume. Moliere Acteur me fournira aussi la matiere de deux Points ; & je feray voir que non seulement il jouoit bien la Comedie , mais encore qu'il sçavoit bien la faire jouer. Voila si je compte bien mes quatre Points tout trouverez ; Si je les traite bien , vous ne me trouverez pas trop long ; mais si je vous ennuye , ce sera trop de la moitié. Passons donc au premier , & parlons de la beauté des Ouvrages du Defunt. Je ne croy pas qu'il soit necessaire de vous en entretenir long-temps ; peu de Gens en doutent ; & ceux qui n'en sont pas persuadez , ne meritent pas d'estre desabulez. En effet , Messieurs , si l'Art qui approche le plus de la Nature , est le plus estimé , ne devons-nous pas admirer les Ouvrages du Defunt ? Les Figures les plus animées des Tableaux de nos plus grandes Peintres , ne sont que des Peintures muettes , si nous les comparons à celles des Ouvrages de l'Autheur dont j'ay entrepris aujourd'huy le Panegirique. Quelle fécondité de Génie sur toutes sortes de matieres ! Que n'en tiroit-il point ? vous l'avez veu ; & vous sçavez qu'il estoit inépuisable sur le Chapitre des Medecins & des Cocus. Mais passons outre , & ne r'ouvrons point les playes de ces Messieurs. Finissons donc

ce Point, en disant que le Defunt n'estoit seulement un habile Poëte, mais encor un d Philofophe, Philofophe, me direz-vous, Philofophe ! Un Philofophe doit-il cher à faire rire ? Démocrite en estoit un, cun le fçait, & cependant il rioit toujours. Il estoit trop, il faut quelquefois pleurer : Pleurez donc, puis que c'est aujourd'huy un jour pleurs. Pleurons tous, pleurons, remplissons nos mouchoirs de larmes. Pendant que vos pleurs couleront, je vais effuyer les miennes, & par ce moyen reprendre haleine pour commencer mon second Point.

Je vous ay promis Messieurs, de vous faire voir dans le second Point de cet Eloge Funebre, de quelle utilité les Ouvrages du Defunt ont esté au Public ; mais avant de vous le prouver, il est à propos de parler de tous ceux contre lesquels il a écrit. Il a joué les Jeunes, les Vieux, les Sains, les Malades, les Cocus, les Jaloux, les Marquis, les Villageois, les Hipocrites, les Imposteurs, les Camparnads, les Prétieuses, les Fâcheux, les Avocats, les Ignorans, les Procureurs, les Misantropes, les Medecins, les Apotiquaires, les Chirurgiens, les Avarés, les Bourgeois qui affectent d'estre de Qualité, les Philofophes, les Autheurs, les Provinciaux, les Faux Braves, les grands Discours de rien, les Gens qui n'aiment qu'à contredire, les Coquettes, les Joueurs, les Donneurs d'Avis, les Usuriers, les Sergens, les Archers, & tous les Impertinens enfin, de tout Sexe, de tout âge

E. 3:

& de

& de toute condition. Que tous ces Nom
m'ont alteré ! Je n'en puis plus ; & si je ne ba
vois à vostre sante , je ne pourrois pas achever ce
que j'ay entrepris.

Je puis presentement continuer , & je sens
que je me porte assez bien. Disons donc que tous
ceux que nostre Auteur a joiez luy ont obliga
tion. En faisant voir des Portraits de l'*Avarice*, il a
fait honte aux Avars , & leur a inspiré de la li
beralité. En rendant ridicules ceux qui renche
rissoient sur les Modes , il les a rendus plus sa
ges. Ah ! combien de Cocus a-t-il empesché
de prendre leurs Gands & leurs Manteau, en vo
yant entrer chez eux les Galants de leurs Fem
mes ? Combien a-t-il fait changer le langage
préticux , aboly de Turlupinades ! Combien
a-t-il redressé de Marquis à gros dos ? Combien
a-t-il épargné de sang à toute la France , en fai
sant voir l'inutilité des frequentes Saignées ?
Combien de Medecines ameres a-t-il empesché
de prendre ? & combien aussi a-t-il guery de
Foux ? Quoy que tous ceux que je viens de
nommer ayent obligation au Defunt , chacun
en particulier , toute la France luy est obligée
en general de l'avoir tant fait rire. Le Rire, Messie
urs , est une chose merveilleuse , & dont l'u
tilité est d'une utilité Vous l'allez voir
par mon raisonnement: Le Rire délasse ceux qui
travaillent du corps ; il réjouï l'esprit des Gens
de Lettres ; & défatigant ceux qui sont occupés
aux grandes affaires , il est mesme utile aux Mo
narques: Puis qu'il est utile , la Comedie la doit
estre.

e ; si la Comedie est utile, les Comediens le
t ; si les Comediens sont utiles les Autheurs le
t encor davantage ; si les Autheurs le sont,
Mieré a dû l'estre beaucoup ; & s'il l'a esté nous
ons pleurer sa perte. Pleurons-la donc, Messie-
s , pleurons-la ; mais pendant que nous la
urerons, écoutons ces Violons qui la pleurent
(11). *

C'est assez, Messieurs, c'est assez ; la ma-
ere de jouër de cet inimitable Acteur me réveil-
, & puis qu'elle fait le sujet de mon troisième
oint , il faut que j'en parle sans attendre davan-
age. Les Anciens n'ont jamais eu d'Acteur
gal à celui dont nous pleurons aujourd'huy
a perte ; & Rocius , ce fameux Comedien de
Antiquité, luy auroit cédé le premier rang s'il
avoit vécu de son temps : C'est avec justice,
Messieurs, qu'il le meritoit ; Il estoit tout Co-
medien depuis les pieds jusques à la teste ; Il
sembloit qu'il eut plusieurs voix , tout parloit
en luy ; & d'un pas , d'un sourire, d'un clein
d'œil, & d'un remuement de teste , il faisoit plus
concevoir de choses , que le plus grand Par-
leur n'auroit pû dire en une heure. Ah ! qu'un
si grand Commedien meritoit bien d'avoir
pour représenter ses Ouvrages le Theatre de
Marcus Scaurus ! Ce Theatre avoit sur sa hau-
teur trois cens soixante Colomnes en trois
rangs , les unes sur les autres , où les trois Or-
dres estoient exactement observez. Le pre-
mier rang estoit de marbre , le second de verre,

E 4

&

* Les Violons jouent languissamment.

& le troisiéme estoit tout brillant d'or ; Les plus basses Colomnes avoient trente huit pieds de hauteur , & il y avoit entre ces Colomnes trois mille Statuës d'airain. N'est-ce pas avec raison que les beaux Ouvrages de Moliere meritoient un aussi beau Theatre pour estre representez , & n'est-ce pas avec justice que car voyez-vous Messieurs , si la raison vous sçavez que lors que Viens au secours de ma memoire , incomparable Acteur , & puis que tu n'en as jamais manqué , donne-moy un peu de la tienne , aussi bien n'en as-tu plus que faire : inspire-moy donc Ah ! Messieurs , les voila les Oeuvres de ce grand Homme ; Elles parleront mieux pour luy que je ne pourrois faire. Voila tous les Enfans dont il est le Pere : Ils sont chers ces Enfans , de tous les Princes du monde. Ah ! belles Oeuvres , que vous estes estimées par tout ! Et pour vous faire voir , Messieurs , que je dis vray , les voila en François , en Italien , en Espagnol , en Allemand ; & par l'ordre du Grand vizir , l'on travaille à les traduire en Turc. Ah pleurons la perte d'un si grand Homme , nous ne le pouvons trop regretter ; mais réjouissons-nous plutost de ce qu'il estoit néchez nous , & de ce qu'il vivra au Temple de Memoire. Pleurons de l'avoir perdu si jeune ; mais plutost que de perdre le temps à pleurer , passions à nostre dernier Point , que je traiteray en peu de paroles. Il me sera facile , puis que j'y dois faire voir que nostre Illustre Acteur excelloit dans l'Art de bien faire jouër la Comedie. Est-il quel-

qu'un qui n'en demeura pas d'accord, après
 avoir vu de quelle maniere il faisoit jouer jus-
 qu'aux Enfans? On voit par là que ce n'est
 sans raison qu'il disoit, qu'il feroit jouer jus-
 qu'à des Fagots. Des Fagots Acteurs! des Fa-
 s! Oüy, Messieurs, des Fagots; & il en est
 la Comedie, qui auroient besoin de luy pour
 rendre plus utiles qu'ils ne sont. Ces veritez
 sont incontestables, voila mon quatrième Point.
 Oüy; mais je ne suis pas pour cela au bout de ma
 Carriere; il faut des récapitulations d'une partie
 de ce que j'ay dit, il faut tirer de la Morale, il
 faut toucher les cœurs, il faut faire verser des
 larmes. Mais qui pourroit s'empescher d'en ré-
 pandre après la perte d'un si grand Homme!
 Avec son esprit il auroit pû tromper la mort,
 si elle ne l'avoit point pris en traistre. Que dis-
 je en traistre? On ne sçait si la Mort l'a trompé,
 ou s'il a trompé la Mort; mais soit qu'il l'ait
 trompée, ou qu'elle l'ait surpris, il ne vit plus
 ce grand Homme. Ah! tristes Comediens, ou
 du moins qui devez l'estre, que tous vos Thea-
 tres soient desormais aussi noirs que ma Robe;
 n'y paroissez qu'avec des habits de Deuil, que
 tous vos Auditeurs le prennent, & que chacun
 continuë d'écrire à sa gloire comme on a com-
 mencé. En voila des preuves de toutes manie-
 res: Voila des Epitaphes, voila des Sonnets,
 voila des Elegies, * & voila des Eloges en prose.
 Auroit-on tant écrit, si le Defunt n'avoit eu
 du merite? Oüy, Messieurs, il en avoit, & ses

E 5

Enne-

* Il montre quatre grosses liasses de Papiers.

Ennemis mêmes en sont toujours demeurés d'accord. Il faut finir, Messieurs: Mais que vois-je? Tant d'Ecussions aux Armes du Defunt réveillent ma douleur. Vous les voyez, Messieurs, ces Atmes parlantes, qui font connoître ce que nostre Illustre Autheur sçavoit faire. Ces Miroirs montrent qu'il voyoit tout; ces Singes, qu'il contrefaisoit bien tout ce qu'il voyoit; & ces Masques, qu'il a bien démasqué des Gens, ou plutôt des Vices qui se cachoient sous de faux masques. Ce grand Peintre moral est presentement avec les Dieux, qu'il est allé faire rire de leurs propres défauts. Momus a d'abord esté le recevoir; & vous allez voir ce qui s'est passé à leur entrevue. Paraissez, Momus; paraissez, Moliere, & satisfaites la curiosité de l'Assemblée.

Deux Marionettes paroissent aux deux coins de la Chaise.

M O M U S.

Que nous sommes obligés à la Mort, de nous avoir envoyé l'Illustre Moliere, dont le nom fait tant de bruit par tout le Monde!

M O L I E R E.

Vous voyez, cher Momus, je viens voir les Dieux; & j'ay voulu joüir la Mort, afin qu'elle me prit, croyant se vanger, & je l'ay trompée par ce stratagème.

M O M U S.

Vous ne me dites pas tout; vous vous entendez avec la Mort, & vous venez voir les défauts des Dieux, pour en aller divertir les Mortels.

M O.

M O L I E R E.

Non Momus , je ne puis plus retourner au
 nde.

M O M U S.

J'en suis fâché; car les Dieux ne m'estimeront
 s, & vous les divertirez mieux que moy.

M O L I E R E.

J'espère les bien divertir.

M O M U S.

Il vous faut du temps pour les bien connoi-
 re.

M O L I E R E.

Pas tant que vous pensez.

M O M U S.

C'est assez, vous pouriez vous échauffer. Loin
 le vous quereller, allez songer à vous unir, pour
 bien divertir les Dieux.

Ce Dialogue vous a fait croire un moment
 que Moliere n'estoit pas mort; mais il faut r'ou-
 vrir vos playes, & vous le faire voir sans parole
 & sans vie: Il faut vous faire voir son Tombeaux.
 Hastez vous. Est-il achevé? Estes-vous prests?
 Faites-nous voir ce qui doit renouveler nos
 douleurs.

*On tire un Rideau de Deuil, & le Mauzolée
 paroist.*

Ah que voy-je ! Je ne puis sans mourir re-
 garder cet Illustre Défunt. * Fuyons ces objets
 funebres. * Il faut pourtant avoir un peu de
 fermeté, & regarder ce Tombeau; Tombeau.

E 6

qui

* Il s'enfonce dans la Chaise. * Il se relève.

qui renfermez les ris & les jeux ; Tombeau ,
 renfermez la joye ; Tombeau . . . Tombeau . . .
 Tombeau . . . C'est un Tombeau. Messieurs,
 & vous le voyez bien. Tous les Poëtes de l'an-
 tiquité remplissent ces niches ; & les plus Comi-
 ques soutiennent Ah ! Messieurs, je ne
 puis achever , quand je voy que les yeux de cet
 Illustre Auteur sont fermes pour jamais ; je ne
 puis retenir mes larmes. Démocrite n'avait ja-
 mais pleuré , & vous voyez ce Philosophe le
 mouchoir à la main. Ephestion mourut de rire,
 & cependant vous le voyez aujourd'huy fondre
 en larmes auprès du Tombeau de cet Illustre
 Défunt. Ah remplissons toutes ces Urnes avec
 l'eau de nos en pleurs. Il nous en a fait répan-
 dre de joye , versons-en de douleur auprès de son
 Tombeau ; honorons le de toutes manieres.
 Riches, faites faire des Statuës à sa gloire. Be-
 aux Esprits , apportez des Ouvrages qui ne
 chantent que ses louanges. Et vous , Peuples,
 donnez-luy des larmes , si vous ne les pouvez
 accompagner d'autre choses. Il est mort , ce
 grand Homme ; mais il est mort trop tost pour
 luy , trop tost pour les siens , trop tost pour ses
 Camarades , trop tost pour les grands divertisse-
 mens de son Prince, trop tost pour les Libraires,
 Musiciens , Danceurs & Peintres , & trop tost
 enfin pour toute la Terre. Il est mort , & nous
 vivons ; cependant il vivra après nous , il vivra
 toujours , & nous mourrons ; c'est le destin des
 grands Hommes.

Cette Oraison Funebre fut à peine achevée
 que

Chacun se leva, & donna mille louanges à
celle, qui tourna luy-mesme en plaisanterie
sur il venoit de faire. Comme il estoit déjà tard
l'un se retira bien-tost apres. Passons à des
choses plus sérieuses, & disons que l'on ne peut
plus louer Monsieur de Gaumont, qui a si heu-
reusement terminé la guerre qui estoit entre
Monsieur le Duc de Savoye & la Republique
de Gènes. Monsieur le Marquis de Renel n'a pas
sans travaillé à la Paix en Allemagne, mais c'est
d'une autre maniere, puis qu'en poussant les En-
nemis, il les obligera à demander bien-tost la
Paix. Dans les premiers avantages que nous avōs
eues de ce costé, Monsieur d'Avézan Capitaine
des Gardes & Monsieur de Gracé-Marignon, ont
été blesez, en affrontant tous deux les perils
d'une maniere toute Françoisse. S'ils ont évité les
dangers de la mort au milieu des combats, Monsieur
de Séve n'a pû s'en garantir au milieu de la Cour.
Je ne vous en dis rien davantage, je vous ay par-
lé de son merite dans mes premieres Lettres.
Monsieur le President de Mesme est mort aussi,
& le Parlement a fait une grande perte. J'aurois
beaucoup de choses à vous dire à son avantage;
mais comme il vous estoit connu, je passe à
Monsieur de Turenne. Il prend tant de Places,
qu'on ne les peut compter, & s'est déjà rendu
maistre de tout le Pais de la Mark. Entre les belles
actions qui se sont faites pendant la conquête de
ce Pais, celle de Monsieur le Marquis de Bour-
lemont, Fils de Monsieur le Gouverneur de Ste-
nay, n'a pas fait le moins d'éclat : Il se jetta avec

tres-peu de monde dans un petit Chasteau de campagne qui n'avoit nulle defense ; il y fut assiegé par deux Bataillons d'Infanterie ; il le defendit avec une vigueur incroyable , blessa les principaux Officiers de ces deux Bataillons, & fit lever le Siege. Sa Majesté qui ne laisse point de pareilles actions sans récompense , luy a donné un Regiment. Monsieur le Chevalier de Boufflers, animé par un si bel exemple, estant en party avec quelques Dragons , ayant esté coupé par un Corps d'Ennemis , fit une prudente retraite ; & quelque temps apres ayant appris que cinq cens s'estoient retirez dans un Château, il les fut assieger , & les prit tous prisonniers , quoy qu'il n'eut pas cent cinquante Hommes avec luy. Comme toutes ces actions sont si considérables , que tout ce que l'on en pouroit dire seroit infiniment au dessous ; je ne vous en diray rien, non plus que de toutes les Places que Monsieur de Turenne a prises en Allemagne ; le nombre en est si grand, qu'il me faudroit remplir deux ou trois pages de noms Allemans qui vous ennuyeroient , & vous feroient trop de peine à prononcer. Tous ces grands exploits sont cause que les Ennemis souhaitent plus que jamais la Paix ; & qu'ils ont pressé les Médiateurs de prier le Roy de nommer ses Plenipotentiaires ; & sa Majesté a fait choix de Monsieur le Duc de Chaunes , & de Messieurs Courtin & de Barillon. Tant de choses parlent pour Monsieur le Duc de Chaunes , que tout le monde avouë que le Roy ne pouvoit faire un meilleur choix. Les grandes
Am-

ambassades de Monsieur Courtin parlent aussi de son merite ; & celuy de Monsieur Barillon est fort connu. Pendant que Sa Majesté rend justice au merite des grands Hommes , il n'en rend pas moins aux Illustres du beau Sexe ; & la Charge de la Dame du Lit de la Reyne qu'il a donnée à la belle Madame du Frenoy, en est une marque. Il a envoyé à Vienne Monsieur le Marquis de Cheverny pour faire compliment sur la mort de l'Impératrice ; & Monsieur le Comte de Lyone est allé à Madrid. Il y a des Belles icy qui craignent que les Dames Espagnoles ne le trouvent bien fait. Laissons-les mettre ordre à leur voyage, & voyons ceux qui se doivent préparer pour un autre.

L I S T E D E S O F F I C I E R S

Generaux que le Roy a nommez pour servir cette Campagne.

Lieutenans Generaux de l'Armée du Roy.

Monsieur le Duc de la Feüillade.

Monsieur de Rochefort.

Monsieur de Lorge.

Mareschaux de Camp.

Monsieur le Chevalier de Loraine.

Monsieur de Vaubrun.

Monsieur de Montal.

A R.

ARMÉE DE MONSIEUR LE PRINCE.

Monsieur le Duc.

Monsieur le Duc de Luxembourg, seul Lieutenant General.

Mareschaux de Camp.

Monsieur de Magaloti.

Monsieur de Choiseul.

ARMÉE DE MONSIEUR DE TURENNE.

Lieutenans Generaux.

Monsieur le Comte de Soissons.

Monsieur le Comte de Guiche.

Monsieur le Grand Maître.

Monsieur de Saint Abre.

Monsieur Foucaut.

Mareschal de Camp.

Monsieur le Chevalier du Plessis.

Monsieur le Duc de Navaille doit commander en Lorraine, & Monsieur de Bissy sous luy.

Monsieur de Gadagne doit commander au Pais d'Aunis.

Monsieur le Marquis d'Eftrades a depuis peu donné grandes marques de son courage, puis qu'ayant rencontré un Party des Ennemis, il en a tué le Commandant, & beaucoup d'autres,
après

avoir essuyé plusieurs décharges. Monsieur de Montausier s'estant volontairement mis du Gouvernement des Provinces d'En-mois & de Xaintonge en faveur de Monsieur Comte de Crussol, il en a obtenu l'agrément de sa Majesté, qui a voulu reconnoistre par là les services qu'il luy rend dans ses Armées en qualité de Mestre de Camp d'un Regiment d'Infanterie. Comme je sçay, Madame, que vos Provinces ont beaucoup de curiosité pour les Modes nouvelles, je fus dernièrement chez une de ces dames qui ne parlent que Juppes & bagatelles; j'y trouvay trois ou quatre Personnes de son caractère, & je fis aussi-tost tourner la conversation sur le chapitre des Modes. Voicy ce qui s'y passa. Elles parlerent d'abord de la maniere d'ordonner les dedans des Logis, & des Peintures que l'on y faisoit faire; & elles dirent que l'on ne faisoit plus de si grandes dépenses en Plafonds, qu'on ne les remplissoit plus de Figures, & que l'on peignoit aujourd'huy les Apartemens neufs de trois manieres, qui estoient toutes trois à la mode, & que chacun choisissoit selon son goust. La premiere, dirent-elles, est de les faire peindre en marbre; la seconde, d'y faire mettre une couleur blanche, avec des filets d'or seulement; & la troisieme, de les peindre en bleu & blanc, à la maniere de Trianon. Apres avoir basti les Chambres, elles les meublerent, & dirent que chez les Gens de qualité on ne fermoit plus les Cheminées pendant l'Esté avec des volets de bois, mais qu'on les laissoit ouvertes, & qu'on

faisoit

faisoit attacher dans le fonds des Perspectives peintes sur des toiles, & que l'on y mettoit aussi ou des petits Rochers, ou des Pots de fleurs & de verdure : Elles dirent encor que les Couchettes de bois doré, & toutes remplies de Sculpture, estoient plus que jamais à la mode, que l'on mettoit dessus des Cristaux en forme d'aigrettes, à la place des pomes, & que l'on commençoit à dorer les Chaises de mesme les Couchettes, & à faire mettre beaucoup de Sculpture dans le haut des dossiers, & qu'on les faisoit toutes grandes avec des dossiers fort hauts. Elles ajoutèrent que comme la Mode n'estoit plus de mettre des Tapis sous les Lits, ceux qui en avoient de beaux de Perse & de Turquie, entapissoient leurs Alcoves pendant l'Hyver ; mais que les belles Tapisseries d'Esté, estoient presentement de Satin peint avec des Fleurs & des Figures de hauteur naturelle ? & l'on parla d'une Tenture peinte par Monsieur Bailly qui demeure aux Galeries du Louvre, dans laquelle on voit toutes les Victoires du Roy tres-bien représentées dans plusieurs cartouches ornez de Fleurs. Elles passerent de ces Tapisseries d'Alcoves, aux rideaux des fenestres, & elles dirent qu'on les faisoit presentement Damassé, & que l'on y mettoit du Point ; que ce n'estoit plus la coustume de se servir des devans de fenestres de Tapissérie, qu'on les faisoit peindre de la mesme maniere que la Chambre, & que l'on y mettoit quantité de carreaux longs & étroits, desquels on se servoit sur les fenestres ; Que l'on ne remplissoit plus les Cham-

chambres de Cabinets, parce qu'on les faisoit trop petites; mais qu'on en mettoit beaucoup dans les Antri-Chambres. Elles adjoûterent à toutes ces choses, que le Trianon de Versailles avoit fait naître à tous les Particuliers le desir d'en avoir; que presque tous les grands Seigneurs qui avoient des Maisons de Campagne en avoient fait bastir dans leur Parc, & les Particuliers au bout de leur Jardin; & que les Bourgeois qui se vouloient épargner la dépense de ces petits Bastimens, avoient fait habiller des Mazures en Trianon, ou du moins quelque Cabinet de leur Maison ou quelque guerite. Apres avoir raisonné quelque temps sur l'ornement de ces petits lieux appelez Bijoux, la conversation continua sur les Modes qui regardent l'habillement; & l'on dit que l'on portoit toujours de ces belles Robes peintes & remplies de Fleurs & de Figures, dont Monsieur Gautier avoit fait un si grand trafic; mais qu'au lieu qu'il y avoit auparavant beaucoup de verdure dans les Bouquets de Fleurs, on n'y mettoit presentement presque plus de vert, & que l'on faisoit sortir les Fleurs du dedans des Arabesques. On adjoûta que l'on commençoit à faire des Jupes de la mesme maniere, aussi bien qu'à peindre des Toiles fines, ce qui estoit tres-nouveau: toutes celles que nous avons veuës jusques à present n'estant qu'imprimées: On parla encor des Boutons de geais & d'émail, des Rubans ondez, & des Rubans de Trianon, aussi bien que des Montres quarrées avec des Miroirs derriere. On n'approuva pas cette Mode, parce que

que l'on dit que les coins pouvoient bleffer quand on les portoit sur soy : On crût aussi qu'elle changeroit, ou que du moins les Montres rondes & quarrées regneroient tour à tour, comme avoient fait les Souliers ronds, & les Souliers quarez. Ce n'est pas qu'il n'y ait des Modes constantes, comme celle des Mouchoirs sans toille qui continuë depuis long-temps, & que plusieurs trouvent plus agreable que celle des corps relevez par le dos, & qui font que tout le reste du derriere paroist plat. Celle que les Veuves ont prise de s'habiller tout de blanc chez elles, pour ne point porter de bandeau ne changera je croy pas si-tost, parce que les Femmes aiment ce qui leur est avantageux; Elles ne recherchent presentement que les Modes qui sont pour leur commodité, & celle des Cornettes & des Tableiers qu'elles portent depuis l'Hyver dernier avec des Habits noirs, en est une preuve : Elle n'est pas si fatigante que les Ferets qui pesent pres d'un demy marc, & que sans necessité, & sans sçavoir pourquoy, les Hommes portent à leurs Rubans d'épaule. Ils en changeront peut-estre d'autant de sortes que les Femmes ont fait de Coëffes depuis fort peu de temps. Les Coëffes de raizeau ont esté mouchetées, apres vitrées: les Mouches ont esté d'abord travaillées avec la Coëffe, & n'estoient que rondes, & quelque temps apres on y a cousu de veritables Mouches de toutes sortes de grandeurs; & pour joindre en suite toutes ces sortes de choses ensemble, on a fait des Coëffes à raizeau, vitrées, chenillées & mou-

nouchetées de toutes sortes de grandeurs. Depuis que la Mode a recommencé de ses Coëffes chenillées, on a fait un petit cordonnet en manière de Chenille ; mais quatre fois plus petits que les cordons que l'on appelloit autrefois de la Chenille ; & l'on commence d'en mesler dans les garnitures. Cette Mode est de plus nouvelles , aussi bien que celle des Jupes de Point d'Angleterre, imprimées sur de la toille , & montées sur du tafetas avec des agrémens de relief. Ces Jupes ont esté communes dès leur naissance ; & s'estant trouvées belles & à bon marché , presque toutes les Femmes en ont acheté. Laissons-les s'en parer , & parlons ces Cravates de Campagne à la mode ; les unes sont des Rabats attachez aux chemises qu'on nouë en Cravates , & les autres ont presque une demy-aune de hauteur & pendent jusques à la ceinture, où on les arreste apres avoir passé le bout dans une des gances du Juste-à-corps. Les Hommes ne portent pas seulement des Cravates longues , les longues manches sont de retour, & ne sont presentement pas moins à la mode que le Tabac, dont on peut dire que tout le monde prend aujourd'huy, puis que les Femmes mesmes s'en servent. Les doublures de panne sont aussi fort en usage , & l'on en employe de toutes sortes de couleurs. Comme les Modes ne peuvent changer de mesme pour le manger , & que chaque chose croist en sa Saison , on change souvent l'ordre de servir ; & c'est pourquoy au lieu de mettre toutes les Viandes dans un grãd Plat, accompagné de deux assiettes, on sert presentemēt

trois

trois assiettes & deux petits plats. Les Modes vont mesmes jusques à la Chandelle, & l'on en fait presentement de quarrées, que tous ceux qui les voyent prennent pour de la cire. Les Parfums ont perdu tout leur credit, leur odeur est trop forte & fait mal au cerveau, & tous les Gens de Qualité portent presentement de petits Sachets remplis d'herbes odoriferantes, que l'on appelle Sachets à la Royale. Les Jeux mesmes sont sujets à l'empire de la Mode, & celuy de l'Ombre est maintenant en grand credit. Je croy, Madame, qu'il n'est pas besoin de tant d'exemples pour vous prouver l'inconstance des Hommes, & que je ne dois pas employer beaucoup de paroles pour vous persuader que je seray toujours le plus obeïssant de vos Serviteurs.

Fin du quatrième Volume.



1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

